LES

EXILÉS

PAR

THÉODORE DE BANVILLE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31 PASSAGE CHOISEUL 27-31

LES EXILÉS

ŒUVRES DE THÉODORE DE BANVILLE.

POÉSIE LYRIQUE.

Les Exilés.
Odes Funambulesques (2me édition).
Paris et le nouveau Louvre (épuisé).
Les Cariatides (2me édition).

Ce dernier volume contient *Les Cariatides, Les Stalactites, Odelettes, Le Sang de la Coupe, La Malédiction de Vénus.*

COMÉDIES.

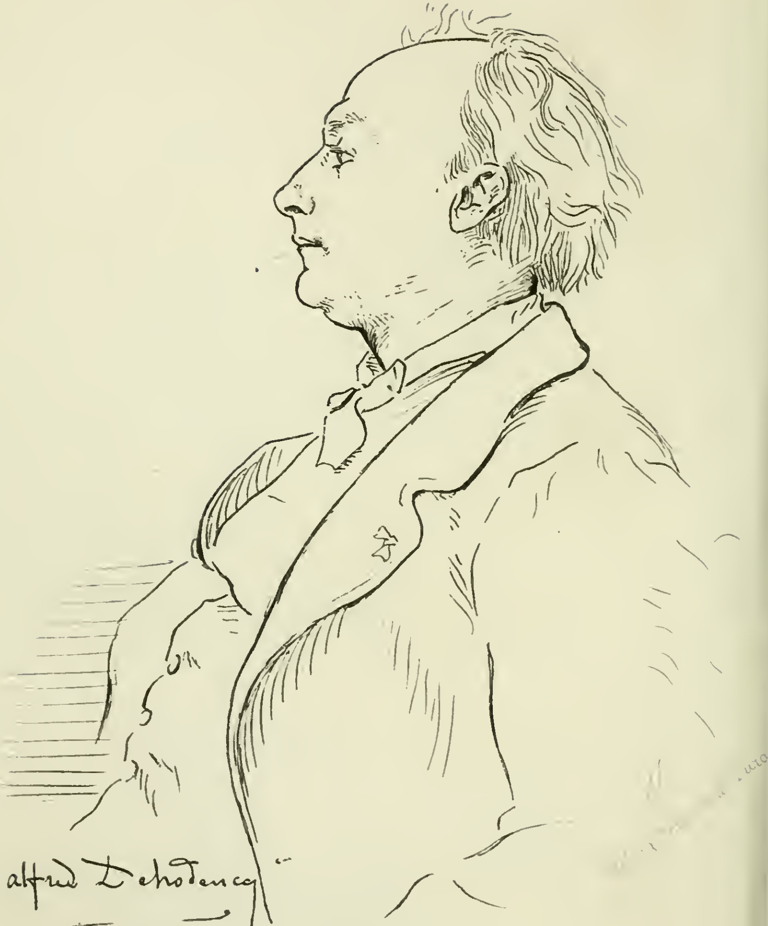
Diane au bois (2me édition).
Gringoire.
La Pomme (2me édition).
Les Fourberies de Nérine.
Le Beau Léandre.

Le Feuilleton d'Aristophane.
Le Cousin du Roi.

En collaboration avec M. Philoxène Boyer.

CONTES ET FANTAISIES.

Les Parisiennes de Paris.
La Mer de Nice.
Camées Parisiens (tomes I et II).
Les pauvres Saltimbanques.



A. Lemerre, Libraire, Passage Choiseul, 4.

LES

EXILÉS

PAR

THÉODORE DE BANVILLE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 47

1867

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier de Hollande,
10 — sur papier de Chine,
4 — sur parchemin.

Tous ces exemplaires sont numérotés par l'éditeur.

LES TORTS DU CYGNE

Comme le Cygne allait nageant
Sur le lac au miroir d'argent,
Plein de fraîcheur et de silence,
Les Corbeaux noirs, d'un ton guerrier,
Se mirent à l'injurier
En volant avec turbulence.

« Va te cacher, vilain oiseau ! »
S'écriaient-ils. « Ce damoiseau
Est vêtu de lys et d'ivoire !
Il a de la neige à son flanc !
Il se montre couvert de blanc
Comme un paillasse de la foire !

« Il va sur les eaux de saphir,
Laid comme une perle d'Ophir,
Blanc comme le marbre des tombes
Et comme l'aubépine en fleur !
Le fat arbore la couleur
Des boulangers et des colombes !

« Pour briller sur ce promenoir,
Que n'a-t-il adopté le noir !
Un fait des plus élémentaires ,
C'est que le noir est distingué.
C'est propre, c'est joli, c'est gai ;
C'est l'uniforme des notaires.

« Cuisinier, garde ton couteau
Pour ce Gille, cher à Watteau !
Accours ! et moi-même que n'ai-je
Le bec aigu comme un ciseau
Pour percer le vilain oiseau
Barbouillé de lys et de neige ! »

Tel fut leur langage. A son tour
Dans les cieux parut un Vautour
Qui s'en vint déchirer le Cygne

Ivre de joie et de soleil;
Et sur l'onde son sang vermeil
Coula comme une pourpre insigne.

Alors, plus brillant que l'Œta
Ceint de neige, l'oiseau chanta,
L'oiseau que sa blancheur décore;
Il chanta la splendeur du jour,
Et tous les antres d'alentour
S'emplirent de sa voix sonore.

Et l'Alouette dans son vol,
Et la Rose et le Rossignol,
Pleuraient le Cygne. Mais les Anes
S'écrièrent avec lenteur :
« Quel est donc ce mauvais chanteur
Qui fait peur aux eaux diaphanes? »

Il chantait toujours. Et les bois
Frissonnants écoutaient la voix
Pleine d'hymnes et de louanges.
Alors, d'autres êtres ailés
Traversèrent les cieux voilés
D'azur. Ceux-là, c'étaient des Anges.

Ces beaux voyageurs, sans pleurer,
Regardaient le Cygne expirer
Parmi sa pourpre funéraire,
Et, vers l'oiseau du flot obscur
Tournant leur prunelle d'azur,
Ils lui disaient : « Bonsoir, mon frère. »

Décembre 1861.

LE PANTIN DE LA PETITE JEANNE

A MADAME ÉLISABETH R.

A présent, le pantin est accroché devant
Votre table. Il est là, bien tranquille, et souvent
Il sourit. On l'a fait avec une poupée
Habillée en Pierrot. Sa taille est bien drapée;
Puis il est gracieux comme le jour qui naît.
Il songe, avec des yeux bleu sombre. Si ce n'est
Que les rubans, les nœuds d'amour et les bouffettes
De son habit sont bleus, et ses deux lèvres faites
En vermillon, il est tout blanc, comme l'hiver.

A son petit chapeau tient un anneau de fer
Pour qu'on puisse le pendre avec un fil. Sa face
Est d'un rose charmant que jamais rien n'efface,
Et l'habit est de neige et les agréments bleus.
Il garde la douceur des êtres fabuleux :
Il est sérieux, mais avec un air de fête.

Il est blanc. Ses cheveux, qui volent sur sa tête,
Sont blancs aussi, naïve innocence des jeux !
Ils sont en ouate ; ils font comme un ciel nuageux
Sous le chapeau pointu qui lui couvre le crâne,
Et c'était le joujou de la petite Jeanne.

Oh ! je vous tresse, fleurs pâles du souvenir !
Elle n'aurait pas eu la force de tenir
Ce jouet de fillette avec sa main trop tendre ;
Mais on avait trouvé cela, de le suspendre
Avec un léger fil au-dessus du berceau.
La douce enfant, tremblant de froid comme un oiseau,
En voyant la poupée essayait de sourire.
Ses deux mains y touchaient alors, chère martyre !
D'un geste maladif, vaguement enfantin,
Et l'on voyait trembler à peine le pantin.

C'est qu'elle était si faible, elle était si petite !
Pensive, elle ployait sous l'atteinte maudite
D'un mal mystérieux, privée encor de tout,
Ne pouvant ni marcher ni se tenir debout.
Pendant ce temps qu'elle a vécu, toute une année !
Elle a souffert toujours, pauvre rose fanée,
Qui frissonnait, brisée et blanche, au moindre vent.
Dans ses profonds yeux bruns brillait un feu mouvant,

Et la douleur brûlait sa prunelle ingénue.
Mais, après, elle était vite redevenue
Charmante. Reposée après ce long effort,
Elle semblait dormir tranquillement. La mort,
Comme un bon statuaire, avec sa main fatale
Avait rendu la grâce au doux visage pâle,
Et sur le petit front par le calme enchanté
Comme un lys immobile avait mis la beauté.

Elle était belle ; mais qu'elle est plus belle encore
Aux cieux ! Elle est la vie en fleur qui vient d'éclore.
Maintenant, maintenant, mère, je vous le dis,
Elle est là-haut, avec les saints du Paradis.
Elle est forte, elle peut marcher ; ses pieds sont lestes
Et s'envolent, guidés par les harpes célestes.
Son front est plus riant qu'une perle d'Ophir.
Elle a de beaux pantins d'opale et de saphir,
Et triomphante, et rose, et libre de ses langes,
Elle joue en chantant sur les genoux des Anges.

18-19 avril 1863.

LES LOUPS

Partout la neige. Au bout du sinistre chemin
Que troublait seul le bruit de ce pas surhumain,
C'était un bois sauvage éclairé par la lune.
Pas une seule place où la terre fût brune,
Et, pareil à ce voile effrayant qui descend
Aux pieds des morts, le blanc linceul éblouissant
Faisait tomber ses plis sur les chênes énormes,
Et le vent furieux, engouffré dans les ormes,
Entrechoquait avec un rire convulsif
Leurs rameaux. L'Exilé farouche, au front pensif,
Entra dans la forêt que l'âpre bise assiége ;
Son camail écarlate incendiait la neige
D'un long reflet sanglant, rose, aux lueurs d'éclair,
Comme si, revenu des cieux et de l'enfer,

Ce voyageur, portant l'infini dans son âme,
Au lieu d'ombre traînait à ses pieds une flamme.

De ce côté des bois, les chasseurs vont s'asseoir
Dans un grand carrefour où, du matin au soir,
Chantent pendant l'été de sonores fontaines.
Un sentier surplombé par des roches hautaines
Y conduit. L'Exilé soucieux le suivit
Jusqu'à cette clairière, et voici ce qu'il vit :

Un fier cheval de race à la noble encolure,
Dans son sang répandu souillant sa chevelure,
Expirait, dévoré tout vivant par des loups.
Ses meurtriers parmi la ronce et les cailloux
Le traînaient. Il n'était déjà plus que morsures.
Ses entrailles à flots sortaient de ses blessures
Et ses pieds éperdus trébuchaient dans la mort.
En vain, de temps en temps, par un horrible effort,
Il secouait par terre un peu des bêtes fauves ;
D'autres monstres, sortis des antres, leurs alcôves,
Se ruaient sur son cou, s'attachaient à ses flancs,
Dans sa chair déchirée enfonçaient leurs crocs blancs
Et se mêlaient à lui dans d'effroyables poses,
Et tout son corps teignait de sang leurs gueules roses.
Enfin, morne, donnant sa vie à ses bourreaux,

Il tomba, les genoux ployés, comme un héros
Qui défie, à l'instant suprême où tout s'efface,
Les spectres de la mort, et les voit face à face.
Sa prunelle effarée et vague interrogea
La nuit ; puis le coursier vaincu, sentant déjà
Que dans ses doux regards entrait l'Infini sombre
Et qu'il roulait au fond dans les gouffres de l'Ombre,
Se leva sur ses pieds avant de s'endormir
Pour toujours, et frappant la terre, et, pour gémir,
Dans sa voix qui n'est plus trouvant un cri suprême,
Sublime, épouvantant l'agonie elle-même,
Et perçant une fois encor son voile obscur,
Leva vers les grands cieux et roula dans l'azur
Ses yeux, d'où s'enfuyait lentement l'espérance.
Et Dante s'écria, l'âme en pleurs : O Florence !

Novembre 1862.

LE SANGLIER

C'était auprès d'un lac sinistre, à l'eau dormante,
Enfermé dans un pli du grand mont Erymanthe,
Et l'antre paraissait gémir, et, tout béant,
S'ouvrait, comme une gueule affreuse du néant.
Des vapeurs en sortaient, ainsi que d'un Averne.
Immobile, et penché pour voir dans la caverne,
Hercule regarda le sanglier hideux.

Les loups fuyaient de peur quand il s'approchait d'eux,
Tant le monstre effaré, s'il grognait dans sa joie,
Semblait effrayant, même à des bêtes de proie.
Il vivait là, pensif. Lorsque venait la nuit,
Terrible, emplissant l'air d'épouvante et de bruit
Et cassant les lauriers au pied des monts sublimes,
Il allait dans le bois déchirer ses victimes ;

Puis il rentrait dans l'antre, auprès des flots dormants.
Couché sur la chair morte et sur les ossements,
Il mangeait, la narine ouverte et dilatée,
Et s'étendait parmi la boue ensanglantée.
Noir, sa tanière au front obscur lui ressemblait.
Les ténèbres et lui se parlaient. Il semblait,
Enfoui dans l'horreur de cette prison sombre,
Qu'il mangeait de la nuit et qu'il mâchait de l'ombre.

Hercule, que sa vue importune lassait,
Se dit : « Je vais serrer son cou dans un lacet ;
Ma main étouffera ses grognements obscènes,
Et je l'amènerai tout vivant dans Mycènes. »
Et le héros disait aussi : « Qui sait pourtant,
S'il voyait dans les cieux le soleil éclatant,
Ce que redeviendrait cet animal farouche?
Peut-être que les dents cruelles de sa bouche
Baiseraient l'herbe verte et frémiraient d'amour,
S'il regardait l'azur éblouissant du jour ! »

Alors, entrant ses doigts d'acier parmi les soies
Du sanglier courbé sur des restes de proies,
Il le traîna tout près du lac dormant. En vain,
Blessé par le soleil qui dorait le ravin,
Le monstre déchirait le roc de ses défenses.

Il fuyait. Souriant de ces faibles offenses,
Hercule, dont le bras peut étouffer des ours,
Le ramenait au jour lumineux. Mais toujours,
Attiré dans sa nuit par un amour étrange,
Le sanglier têtu retournait vers la fange,
Et toujours, l'effrayant d'un sourire vermeil,
Le héros le traînait de force au grand soleil.

Décembre 1862.

HÉSIODE

Quand la terre encor jeune était à son aurore,
Par delà ces amas de siècles que dévore
Dans l'espace infini le temps, ce noir vautour,
A l'époque où j'étais rhapsode en Grèce, un jour
Je quittais, plein de joie, un bourg de Thessalie.
Là, jeune homme frivole en proie à ma folie,
Ayant cherché l'abri verdoyant d'un laurier,
J'avais célébré Cypre et l'Amour meurtrier
Que Zeus devant son trône un jour vit apparaître
Triomphant. Mais, au lieu de montrer que ce maître
Des hommes exista dès le commencement,
Après le noir Chaos, le Tartare fumant
Et la Terre profonde à la large poitrine,
Même avant l'éther vaste et la vague marine,

J'avais feint, pour mieux plaire aux laboureurs grossiers,
Que, doux enfant, exempt d'appétits carnassiers,
Ignoré d'Echidna sanglante et des Furies,
Il fût né de Cypris en des îles fleuries.

Les vierges, les vieillards devant leur porte assis
Étaient vite accourus en foule à mes récits,
Et le pain et le vin ne m'avaient pas fait faute.
Or, je partais chargé des présents de mon hôte,
Et sous les oliviers, parmi les chemins verts,
J'allais d'un pas rapide, orgueilleux de mes vers.

Comme j'étais entré dans la forêt qui grimpe
Mystérieusement au pied du mont Olympe,
Je vis auprès de moi, debout sur un talus,
Un homme fier, pareil aux géants chevelus
Que la terre enfanta dans sa force première.
Son visage était pâle et baigné de lumière.
Il touchait de la tête aux chênes murmurants;
A l'entour, dans les rocs penchés sur les torrents,
Les noirs rameaux touffus, en écoutant son ode
Frissonnaient, et c'était le chanteur Hésiode.

Les âges à venir, pour nos regards voilés,
Pensifs, se reflétaient dans ses yeux étoilés;

Les tigres lui léchaient les pieds dans leur délire,
Et les aigles volaient près de sa grande lyre.

Le devin se dressa dans les feuillages roux.
Il abaissa vers moi ses yeux pleins de courroux
Où la nuit formidable avec l'aube naissante
Se mêlait, et cria d'une voix menaçante
Qui remplissait les bois devenus radieux :
« Ne fais pas un jouet de l'histoire des dieux ! »
Je m'inclinai, tremblant et pâle de mon crime.
Il ajouta : « Vois-tu la nature sublime
Tressaillir ? La forêt fume comme un encens.
Les immortels sont là sur les monts blanchissants.
Tais-toi. Laisse l'azur célébrer leur louange,
Passant, que ces vainqueurs ont pétri dans la fange,
Et qui, faible et tremblant, sans te souvenir d'eux,
Vas devant toi, soumis à des besoins hideux,
Sorti de la douleur, né pour les funérailles,
Et tout chargé du poids affreux de tes entrailles. »

Janvier 1863.

L'ANTRE

Au milieu d'un monceau de roches accroupies
Sur le chemin qui va de Leuctres à Thespies,
Un antre affreux s'ouvrait, sinistre, horrible à voir.
Des buissons monstrueux tombaient de son flanc noir,
Hérissés et touffus comme une chevelure,
Et dans la pierre en feu, qu'une rouge brûlure
Dévore, étaient gravés sur son front ruiné
Ces mots : « Ici gémit l'éternel condamné. »

Rien n'obstruait le seuil de la sombre caverne.
Hercule entra. Dans l'ombre, auprès d'une citerne
Dont le flot n'a jamais regardé le ciel bleu,
Sur des ossements d'homme était assis un dieu.
Or, il avait vécu plus d'ans que la mémoire
N'en rêve ; son vieux crâne était comme l'ivoire ;

Lui-même d'une flèche il déchirait son flanc ;
A force de pleurer ses yeux n'étaient que sang,
Et sa barbe de neige avait, pour toucher l'âme,
L'ineffable douceur des grands cheveux de femme.
Près de lui, devant lui, partout, des ossements
Blanchissaient sur le sol ténébreux. Par moments,
Un grand fleuve de pleurs débordait son œil terne,
Et le beau vieillard-dieu pleurait dans la citerne.

Le fils d'Amphitryon fut saisi de pitié.
« Oh! dit-il, sombre aïeul durement châtié,
Que fais-tu loin du ciel dont notre œil est avide?
Qui te retient ainsi dans ce cachot livide?
Ton désespoir est-il si vaste et si profond
Que tes larmes aient pu remplir ce puits sans fond?
Viens dans la plaine, où sont les ruisseaux et les chênes!
Sur tes bras affaiblis je ne vois pas de chaînes.
D'ailleurs, je suis celui qui les brise ; je puis,
Si tu le veux, jeter ce rocher dans ce puits ;
Quelque dieu qu'ait maudit ta bouche révoltée,
Je te délivrerai, fusses-tu Prométhée ! »

Le vieillard exhalait des sanglots étouffants.
Hercule dit : « Suis-moi, laisse aux petits enfants
Cette lâche terreur et cette angoisse folle.

Il n'est pas de douleur qu'un ami ne console ;
Viens avec moi, remonte à la clarté du jour !

— *Non, répondit le grand vaincu, je suis l'Amour.* »

Janvier 1863.

LA ROSE

Égaré sur l'Othrys après un jour de jeûne,
Le plus ancien des dieux, l'éternellement jeune
Amour, le dur chasseur que l'Épouvante suit,
Né de l'œuf redoutable enfanté par la Nuit
Aux noires ailes, vit la grande Cythérée
Dormant dans un chemin, sur la mousse altérée
Par le matin brûlant, et, pâle d'un tel jeu,
Contempla son visage et ses lèvres de feu.

La déesse, couchée entre des rocs de marbre,
Reposait, les cheveux épars, au pied d'un arbre
Dont l'abri préservait son front de la chaleur.
Ses beaux yeux étaient clos, mais sur sa joue en fleur,
Dont leur voile exaltait l'impérieuse gloire,
Des franges de longs cils montraient leur splendeur noire.

Comme un prince jaloux qui marque son trésor,
Le soleil éperdu lançait des flèches d'or
Sur son sein éclatant d'une candeur insigne,
Et sa poitrine était de neige comme un cygne,
Et pareille aux brebis errantes d'un troupeau.
Sur sa crinière fauve et sur sa blanche peau
De tremblantes lueurs couraient, surnaturelles.
Entre ses pieds ouverts dormaient deux tourterelles.
Le radieux sourire en pleurs du jour naissant
Folâtrait sur son corps de vierge éblouissant,
Et la nuit du feuillage et l'ombre des érables
Y caressait, depuis les masses adorables
De la blonde toison jusqu'aux divins orteils,
Les touffes d'or, les lys vivants, les feux vermeils.

Éros la vit. Il vit ces bras que tout adore,
Et ces rougeurs de braise et ces clartés d'aurore;
Il contempla Cypris endormie, à loisir.
Alors de son désir, faite de son désir,
Toute pareille à son désir, naquit dans l'herbe
Une fleur tendre, émue, ineffable, superbe,
Rougissante, splendide, et sous son fier dessin
Flamboyante, et gardant la fraîcheur d'un beau sein.

Et c'est la Rose! c'est la fleur tendre et farouche

Qui présente à Cypris l'image de sa bouche,
Et semble avoir un sang de pourpre sous sa chair.
Fleur-femme, elle contient tout ce qui nous est cher,
Jour, triomphe, caresse, embrassement, sourire :
Voir la Rose, c'est comme écouter une Lyre !
Notre regard ému suit le frémissement
De son délicieux épanouissement ;
Sa chevelure verte avec orgueil la couvre.
Quand nous la respirons, elle est pâmée, et s'ouvre :
Son parfum d'ambroisie est un souffle. On dirait
Que, par je ne sais quel ravissement secret,
Elle prend en pitié notre amour et nos fièvres,
Et son calice ouvert nous baise avec des lèvres.

Mars 1863.

LA MORT DE L'AMOUR

Une nuit, j'ai rêvé que l'Amour était mort.
Au penchant de l'Œta, que l'âpre bise mord,
Les Vierges dont le vent meurtrit de ses caresses
Les seins nus et les pieds de lys, les chasseresses
Qui rêvent sous la lune aux plaisirs de l'Enfer,
L'avaient toutes percé de leurs flèches de fer.

Le jeune dieu tomba, meurtri de cent blessures,
Et le sang jaillissait sur ses belles chaussures.
Il expira. Parmi les bois qu'ils parcouraient
Les loups criaient de peur. Les grands lions pleuraient.
La terre frissonnait et se sentait perdue.
Folle, expirante aussi, la Nature, éperdue
De voir le divin sang couler en flot vermeil,

Enveloppa de nuit et d'ombre le soleil,
Comme pour étouffer sous l'horreur de ces voiles
L'épouvantable cri qui tombait des étoiles.

Laissant pendre sa main qui dompte les taureaux,
Il gisait, l'adorable archer, l'enfant Eros,
Comme un pin abattu vivant par la cognée.
Alors Psyché vint, blanche et de ses pleurs baignée;
Elle s'agenouilla près du bel enfant-dieu,
Et sans repos baisa ses blessures en feu,
Béantes, comme elle eût baisé de belles bouches,
Puis se roula dans l'herbe, et dit : « O dieux farouches!
C'est votre œuvre, et de vous je n'attendais pas moins.
Je connais là vos coups. Mais vous êtes témoins
Tous que je donne ici mon souffle à ce cadavre,
Pour qu'Eros, délivré de la mort qui le navre,
Renaisse, et dans le vol des astres, d'un pied sûr,
Remonte en bondissant les escaliers d'azur! »

Puis, comprimant son cœur que brûlaient mille fièvres,
Dans un baiser immense elle colla ses lèvres
Sur la lèvre glacée, hélas! de son époux,
Et, tandis que la voix gémissante des loups
Se mêlait aux sanglots lointains du cerf qui brame,
Elle baisa le mort, et lui souffla son âme.

Tout à coup le soleil reparut, et le dieu
Se releva, charmé, vivant, riant. L'air bleu
Baisait ses cheveux d'or, d'où le zéphyr emporte
L'extase des parfums, et Psyché tomba morte.

Eros emplit le bois de chansons, fier, divin,
Superbe, et d'une haleine aspirant, comme un vin
Doux et délicieux, la vie universelle,
Mais sans s'inquiéter un seul moment de celle
Qui gisait à ses pieds sur le coteau penchant,
Et dont le front traînait dans la fange. Et, touchant
Les flèches dont Zeus même adore la brûlure,
Il marchait dans son sang et dans sa chevelure.

Décembre 1862.

ROLAND

Roncevaux ! Roncevaux ! que te faut-il encor ?
Il s'est éteint l'appel désespéré du cor.
Hauts sont les puits et longs et ténébreux, mais Charle
De ses hautbois sonnants au loin menace et parle,
Et, couchés à jamais pour l'éternel repos,
Les païens gisent morts par milliers, par troupeaux,
Sur le sable, à côté des Français intrépides.
Ah ! les vaux sont profonds, et les gaves rapides,
Et la rafale fait tournoyer sur les monts
Ces âmes de corbeaux qu'emportent les démons.
Tandis que l'Empereur à la barbe fleurie
Accourt, hélas ! trop tard vers l'affreuse tuerie,
O douleur ! dans le fond des défilés étroits,

Au pied des rocs de marbre, ils ne sont plus que trois :
L'archevêque Turpin, qui, la mort sur la joue,
Navre encor les païens, qu'on l'en blâme ou l'en loue,
Et le brave Gautier de Luz, et puis Roland.
Olivier est tombé, qui, déjà chancelant,
Et l'œil au paradis qui devant lui flamboie,
Hauteclaire à la main, criait encor : Montjoie !
Il dort, le fier marquis, auprès de Veillantif.
Cependant, à venger notre France attentif,
Sous son armure d'or, pâle, souillé de fange,
Roland, sanglant, blessé, poudreux, fier comme un ange,
Combat en vaillant preux qui sait bien son métier.
Turpin de son épieu fait merveille ; Gautier
Est plus rouge partout qu'une grenade mûre ;
Le sang de tous côtés tombe de son armure,
Et Roland porte ouverte une blessure au flanc.
Durandal avait tant travaillé que le sang
Ruisselait sur sa lame, et l'enveloppait toute
D'un humide fourreau vermeil, et goutte à goutte
Pleuvait en même temps de tous les points du fer.

On eût dit que Roland, revenu de l'Enfer,
Tînt un glaive de feu levé sur les infâmes,
D'où sa main secouait de la braise et des flammes.
Tout ce sang tombait dru sur lui, sur son coursier ;

Débordant, émoussait le tranchant de l'acier,
Et, lorsque le héros s'élançait comme en rêve,
Bouillonnait en flot clair à la pointe du glaive.
Son odeur enivrante attirait les vautours.
« Ah ! s'écriait le bon Roland, frappant toujours
Devant lui, si, ma main étant moins occupée,
Je pouvais seulement essuyer mon épée ! »

Il dit, et sur le front du Sarrasin maudit
Frappe ; alors monseigneur saint Michel descendit
Du ciel, et vers Roland, occupé de combattre,
Accourut, enjambant dans l'éther quatre à quatre
Les clairs escaliers bleus du Paradis. Il vint
Au comte qui luttait, souriant, contre vingt
Mécréants, et son fer n'était qu'une souillure.
Mais l'Archange éclatant, dont l'ample chevelure
De rayons d'or frissonne autour de son front pur,
Essuya Durandal à sa robe d'azur.

Ensuite il regagna les cieux. Dans la mêlée
Roland continuait sa course échevelée.
Comme le bûcheron s'abat sur la forêt,
Sa grande épée, heureuse et rajeunie, ouvrait
Les fronts casqués ; à chaque estocade nouvelle,
On en voyait jaillir le sang et la cervelle ;

Et les noirs bataillons qu'il touchait en marchant
Disparaissaient, ainsi que les épis d'un champ
Se renversent, courbés sous le vent qui les bouge.

Une minute après, Durandal était rouge.

Février 1863.

LA REINE OMPHALE

La reine Omphale était assise, comme un dieu,
Sur un trône ; ses lourds cheveux d'or et de feu
Étincelaient ; Hermès, pareil au crépuscule,
Posant sa forte main sur l'épaule d'Hercule,
Se tourna vers la reine avec un air subtil,
Et lui dit : « Le marché des dieux te convient-il ?
— Messager, répondit alors d'une voix grave
La Lydienne, pars, laisse-moi pour esclave
Ce tueur de lions, de sa forêt venu,
Et je l'achèterai pour le prix convenu. »
Hermès, gardant toujours sa pose triomphale,
Reçut les trois talents que lui donnait Omphale,
Et, montrant le héros aux muscles de titan,
« Cet homme, lui dit-il, t'appartient pour un an. »
Parlant ainsi, le dieu souriant de Cyllène,
Comme un aigle qui va partir prit son haleine
Et bondit ; il vola de son pied diligent

Plus haut que l'éther vaste et les astres d'argent ;
Puis au ciel, qu'une pourpre éblouissante arrose,
S'enfuit dans la vapeur en feu du couchant rose.

La Lydienne au front orné de cheveux roux
Abaissa vers Alcide un œil plein de courroux,
Et lui cria, superbe et de rage enflammée,
En touchant la dépouille auguste de Némée :
« Esclave, donne-moi cette peau de lion. »
Hercule, sans colère et sans rébellion,
Obéit. La princesse arrangea comme un casque,
Sur sa tête aux cheveux brillants, l'horrible masque
Du lion, puis mêla, plus irritée encor,
La crinière farouche avec ses cheveux d'or,
Et, levant par orgueil sa tête étincelante,
Se fit de la dépouille une robe sanglante.
« Esclave, que le sort a courbé sous ma loi,
Reprit-elle en mordant sa lèvre, donne-moi
Tes flèches, ton épée et ton arc, et déchire
Ce carquois. » Le héros obéit. Un sourire
Ineffable éclairait, comme un rayon vermeil,
Son front pensif, hâlé par le fauve soleil.

« Pourquoi vas-tu, couvert de meurtres et de crimes,
Par les chemins, sous l'œil jaloux des dieux sublimes?

Dit Omphale. Tu fuis dans l'univers sacré,
Toujours ivre de sang et de sang altéré ;
Tu fais des orphelins désolés et des veuves
Dont le sanglot amer se mêle au bruit des fleuves ;
Ton pied impétueux ne marche qu'en heurtant
Des cadavres ; l'horreur te cherche, et l'on entend
Crier derrière toi les bouches des blessures.
Comme un chien dont les dents sont rouges de morsures,
Et qui, repu déjà, pour se désaltérer
Cherche encore un lambeau de chair à déchirer,
Tu peuples d'ossements la terre et les rivages,
Et tu n'épargnes même, en tes meurtres sauvages,
Ni les rois au front ceint de laurier, ni les dieux ;
Mais s'ils ont fui devant ce carnage odieux,
Comme rougir la terre est ton unique joie,
Tu cherches les serpents et les bêtes de proie.
C'est par de tels exploits que tu te signalas ;
Mais la terre en est lasse et le ciel en est las ;
Les fleuves rugissants, dans leurs grottes profondes,
Ne veulent plus rouler du sang avec leurs ondes ;
Tes pas lourds font horreur aux grands bois chevelus,
Et, lasse de te voir, la terre ne veut plus
Cacher au fond du lac pâle ou de la caverne
Ta moisson de corps morts promis au sombre Averne.
Et c'est pourquoi les dieux, qui seront tes bourreaux,

M'ont fait des bras d'athlète et le cœur d'un héros
Pour vaincre l'oiseleur affreux du lac Stymphale,
Car ils réserveront à la gloire d'Omphale
De dompter un brigand, pourvoyeur des tombeaux
Ouverts, dût-elle avoir comme toi des lambeaux
De chair après ses dents et du sang à la bouche,
Et déchirer le cœur d'un assassin farouche.

— O reine, répondit Hercule doucement,
Amazone invincible au cœur de diamant !
Quand tu parais, on croit voir, à ta noble taille,
Un jeune dieu cruel armé pour la bataille.
Ton regard, que la Grèce a tant de fois vanté,
S'embrase comme un astre au ciel épouvanté,
Et sur ton sein aigu, que la blancheur décore,
Tes cheveux rougissants ont des éclats d'aurore.
Encor tout jeune enfant par le jour ébloui,
J'eus pour maître Eumolpos, et je puis, comme lui,
Célébrer la fierté charmante et le sourire
D'une déesse blonde, ayant tenu la lyre.
Mais lorsque je parus sous le regard serein
Des cieux, portant cet arc et ce glaive d'airain,
La terre gémissait, nourrice des colosses,
Sous la dent des brigands et des bêtes féroces.
Des bandits, embusqués près de chaque buisson,

Arrêtaient le passant pour en tirer rançon;
Dans leur démence avide, ils bravaient les tonnerres
De Zeus; tout leur cédait, et les plus sanguinaires,
Ayant jeté l'effroi dans les murs belliqueux
Des villes, emmenaient les vierges avec eux.
Les dieux même oubliaient la justice. La peste
Soufflait sinistrement son haleine funeste
Dans les marais par l'eau dormante empoisonnés;
Mordant les arbres noirs déjà déracinés,
Des monstres surgissaient, hideux, couverts d'écailles,
Renaissant du sang vil versé dans leurs batailles.
De lourds dragons ailés se traînaient sur les eaux
Dans leur bave, jetant le feu par leurs naseaux,
Et flétrissaient les fleurs de leurs souffles infâmes.
O reine! j'ai pitié des fleurs comme des femmes.
Quand j'avais nettoyé les sourds marais dormants
En détournant le cours d'un fleuve aux diamants
Glacés; quand les dragons, le long des feuilles sèches,
Se traînaient sur le sol, déchirés par mes flèches,
J'allais porter secours à des vierges, tes sœurs;
Je tuais les brigands furtifs, les ravisseurs,
Et, près des lacs noyés dans les vapeurs confuses,
J'écrasais de mes mains les artisans de ruses,
Afin de ne plus voir leurs vols insidieux,
Et sans m'inquiéter s'ils étaient rois ni dieux!

Reine, tu te trompais, tout ce qui souffre m'aime.
Ah! si j'ai quelquefois combattu pour moi-même
Et pour sacrifier à mon orgueil, du moins
Ce fut contre les dieux indolents, qui, témoins
De mes travaux, craignaient la terre rajeunie,
Et mettaient pour une heure obstacle à mon génie.
Oui, parfois, las d'errer seuls dans leurs durs exils,
Je les ai défiés; mais comment pouvaient-ils,
Sans craindre avec raison que tout s'anéantisse,
Entraver le héros qui s'appelle Justice?
Et ne savaient-ils pas que, sur cet astre noir,
Si tout les nomme Loi, je me nomme Devoir?
Quand, cherchant, pour ma tâche incessamment subie,
Les bœufs de Géryon, j'entrai dans la Libye,
Le dieu Soleil lança sur moi ses traits de feu,
Et moi, de même aussi, je lançai sur le dieu
Mes flèches, et je vis vaciller à la voûte
Céleste sa lumière, et je repris ma route
Sur l'orageuse mer, dans une barque d'or.
Quand donc ai-je offensé la vertu, mon trésor!
J'ai combattu la Mort qui voulait prendre Alceste;
J'ai violé la nuit de l'Hadès, où l'inceste
Gémit, et j'ai marché dans le nid du vautour,
Mais pour rendre Thésée à la clarté du jour!

La femme, dont le front abrite un saint mystère,
Est la divinité visible de la terre.
Elle est comme un parfum dans de riches coffrets;
Ses cheveux embaumés ressemblent aux forêts;
Son corps harmonieux a la blancheur insigne
De la neige des monts et de l'aile du cygne;
Habile comme nous à dompter les chevaux,
Elle affronte la guerre auguste, les travaux
Du glaive, et comme nous, depuis qu'elle respire,
Sait éveiller les chants qui dorment dans la lyre.
C'est pour elle, qui prend notre âme sur le seuil
De la vie, et pour voir ses yeux briller d'orgueil
Que j'allais écrasant les hydres dans la plaine,
Sachant, esprit mêlé d'azur, quelle est sa haine
Contre l'impureté des animaux rampants.
Partout, guidant ses pas sur le front des serpents,
Et cherchant sans repos la clarté poursuivie,
J'ai détesté le meurtre et protégé la vie;
Et, calme, usant mes mains à déchirer des fers,
Quand je ne trouvais plus, entrant dans les déserts,
Les bandits à détruire et leurs embûches viles,
J'y tuais des lions et j'y laissais des villes!
Et si toujours le bras armé, toujours vainqueur,
J'ai répandu le sang humain, c'est que mon cœur
Est rempli de courroux contre les impostures,

Et que je ne puis voir souffrir les créatures. »

La grande Omphale avait les yeux baignés de pleurs.
Palpitante, le front tout blêmi des pâleurs
De l'amour, comme un ciel balayé par l'orage
S'éclaire, elle sentait les dédains et la rage
Loin de son cœur blessé déjà prendre leur vol
Vers le mystérieux enfer, et sur le sol
Tout brûlé des ardeurs de l'âpre canicule,
Elle s'agenouilla, baisant les pieds d'Hercule.
Elle courbait son front orgueilleux et vaincu,
Et ses lourds cheveux roux couvraient son sein aigu.
« Digne race des dieux ! vengeur, ô fils d'Alcmène,
Dit-elle, j'ai rêvé. Qui donc parlait de haine ?
Je t'ai volé cet arc pris sur le Pélion,
Tes flèches, cette peau sanglante de lion,
Et ce glaive toujours fumant, tes nobles armes.
Vois, je lave à présent tes pieds avec mes larmes.
Ces joyaux, dont les feux embrasent mes habits,
Cette ceinture d'or brillant, où les rubis
Se heurtent quand je marche avec un bruit sonore,
Sont mes armes aussi, que l'univers adore
Et qu'a su conquérir la valeur de mon bras ;
Tu peux me les ôter, ami, quand tu voudras.
Mais, afin que je sois à jamais célébrée

Par les chanteurs épars sous la voûte azurée,
Et que cette quenouille, où seule j'ai filé
La blanche laine en mon asile inviolé,
A jamais parmi les mortels surpasse en gloire
Le foudre ailé du roi Zeus et la lance noire
D'Athènè, qui frémit sur son bras inhumain,
Daigne, oh! daigne toucher avec ta noble main
Cette quenouille, chaude encor de mon haleine,
Où je filais pensivement la blanche laine;
Et songe que ma mère a tenu ce morceau
D'ivoire en m'endormant dans mon petit berceau!»

Hercule souriait, penché; la chevelure
D'Omphale frissonnait près de sa gorge pure.
La Lydienne, proie adorable d'Éros,
Languissante, et levant vers les yeux du héros
Ses yeux de violette où flotte une ombre noire,
Lui posa dans les mains sa quenouille d'ivoire.

Juin 1861.

L'ILE

C'est un riant Eden, un splendide Avalon,
Que le grand Nord féerique a voilé dans sa brume,
Et les chênes géants, l'ombre du frais vallon,
Y montrent pour ceinture une frange d'écume.

Les fiers camellias, les aloës pensifs,
Fleurissent en plein sol dans l'île fortunée
Que la rose parfume, et contre ses récifs
L'inconsolable mer se débat enchaînée.

La mer, écoutez-la rugir! La vaste mer
Dresse, en pleurant, ses monts aux farouches descentes
Et soupire, et ses flots échevelés dans l'air
Hurlent comme un troupeau de femmes gémissantes.

Elle pense, elle songe, et quelque souvenir
L'agite. Avec ses cris, avec sa voix sauvage
Elle annonce quelqu'un de grand qui va venir.
Il vient ; regardez-le passer sur le rivage.

Regardez-le passer, grave, au bord de la mer.
C'est un sage, c'est un superbe esprit tranquille,
Hôte de l'ouragan sombre et du flot amer,
Divin comme Hésiode, auguste comme Eschyle.

Il marche, hôte rêveur, lisant dans le ciel bleu.
Son corps robuste est comme un chêne et son front penche ;
Son habit est grossier, son regard est d'un dieu,
Son œil profond contient un ciel, sa barbe est blanche.

Les ans, l'âpre douleur, ont neigé sur son front ;
Il n'a plus rien des biens que la jeunesse emporte ;
Il a subi l'erreur, l'injustice, l'affront,
La haine ; sa patrie est loin, sa fille est morte.

Tant de maux, tant de soins, tant de soucis jaloux
Ont-ils rendu son âme inquiète ou méchante?
Petits oiseaux des bois, il est doux comme vous.
Comment s'est-il vengé des envieux? Il chante.

Naguère il a connu le prestige imposant,
Les applaudissements qu'on est joyeux d'entendre,
Les honneurs, le tumulte ; il se dit à présent :
« Qu'était cette fumée, et qu'était cette cendre ? »

Contre le mal, pareil aux flèches d'or du jour,
Indigné comme il fut dans la bouche d'Alcée,
Et d'autres fois divin, fait d'azur, plein d'amour,
Le vers éblouissant jaillit dans sa pensée.

A son côté, pareille aux beaux espoirs déçus,
La muse Charité, Grâce fière et touchante,
Au front brillant encor du baiser de Jésus,
Visible pour lui seul, porte une lyre. Il chante.

Et son Ode, si douce au fond des bosquets verts
Qu'elle enchante le lys et ravit la mésange,
Résonne formidable au bout de l'univers
Comme un clairon mordu par la bouche d'un Ange.

Alors, au haut des cieux plus riants et plus chauds,
L'avenir, pénétré, soulève enfin tes voiles,
O Rêve ! et le plafond ténébreux des cachots,
Déchiré tout à coup, laisse voir des étoiles.

L'esclave humilié, le pauvre, le maudit,
Sont relevés tandis qu'il accomplit sa tâche,
Et ce rouge assassin de l'ombre, ce bandit,
L'échafaud, démasqué, frissonne comme un lâche.

Esprit caché là-bas dans la brume du nord,
Il répand sa clarté sur nous, tant que nous sommes.
Qui donc l'a fait si pur? C'est le courroux du sort.
Et qui l'a fait si grand? C'est l'injure des hommes.

Le sage errant n'a plus ici-bas de prison.
Le délaissé qui n'a plus rien n'a plus de chaînes.
Sa demeure infinie a pour mur l'horizon ;
Il parle avec la source et vit avec les chênes!

Si cette flamme d'astre éclate dans ses yeux,
Si ce vent inconnu fouette sa chevelure,
C'est parce qu'il entend le mot mystérieux
Que depuis cinq mille ans bégayait la nature!

O mère! dont l'azur est le manteau serein,
Donne tous tes trésors, Nature, sainte fée,
A ce passant connu de l'aigle souverain
Qui connaît ton langage et tes noms, comme Orphée.

Et toi qui l'accueillis, sol libre et verdoyant,
Qui prodigues les fleurs sur tes coteaux fertiles
Et qui sembles sourire à l'Océan bruyant,
Sois bénie, île verte, entre toutes les îles.

Oui, sois bénie. Il a marché dans ton sillon,
Comme passaient ailleurs, laissant leur trace ardente
Et traînant l'un sa pourpre, et l'autre son haillon,
Le voyageur Homère et le voyageur Dante.

Février 1864.

L'EXIL DES DIEUX

C'est dans un bois sinistre et formidable, au nord
De la Gaule. Roidis par un suprême effort,
Les chênes monstrueux supportent avec rage
Les grands nuages noirs d'où va tomber l'orage ;
Le matin frissonnant s'éveille, et la clarté
De l'aube mord déjà le ciel ensanglanté.
Tout est lugubre et pâle, et les feuilles froissées
Gémissent, et, géants que de tristes pensées
Tourmentent, les rochers jusqu'à l'horizon noir
Se lèvent, méditant dans leur long désespoir ;
Et, blanche dans le jour douteux et dans la brume,
La cascade sanglote en sa prison d'écume.
Léchant les verts sapins avec un rire amer,
La mer aux vastes flots baigne leurs pieds, la mer

Douloureuse, où, groupés de distance en distance,
Accourent les vaisseaux de l'empereur Constance.

Tout à coup, ô terreur! ô deuil! au bord des eaux
La terre s'épouvante, et jusque dans ses os
Tremble, et sur sa poitrine âpre, d'effroi saisie,
Se répand un parfum céleste d'ambroisie.
Un grand souffle éperdu murmure dans les airs;
Une lueur vermeille au fond de ces déserts
Grandit, mystérieuse et sainte avant-courrière,
O vastes cieux! et là, marchant dans la clairière,
Luttant de clarté sombre avec le jour douteux,
Meurtris, blessés, mourants, sublimes, ce sont eux,
Eux, les grands exilés, les dieux. O misérables!
Les chênes accablés par l'âge, et les érables
Les plaignent. Les voici. Voici Zeus, Apollon,
Aphroditè, marchant pieds nus, (et son talon
A la blancheur d'un astre et l'éclat d'une rose!)
Athènè, dont jadis, dans l'éther grandiose,
Le clair regard, luttant de douceur et de feu,
Était l'intensité sereine du ciel bleu.
Hèrè, Dionysos, Hèphaistos triste et grave
Et tous les autres dieux foulant la terre esclave
S'avancent. Tous ces rois marchent, marchent sans bruit.
Ils marchent vers l'exil, vers l'oubli, vers la nuit,

Résignés, effrayants, plus pâles que des marbres,
Parfois heurtant leurs fronts dans les branches des arbres,
Et, tandis qu'ils s'en vont, troupeau silencieux,
La fatigue d'errer sans repos sous les cieux
Arrache des sanglots à leurs bouches divines,
Et des soupirs affreux sortent de leurs poitrines.

Car, depuis qu'en riant les empereurs jaloux
De leur gloire, les ont chassés comme des loups,
Et que leurs palais d'or sont brisés sur les cimes
De l'Olympe à jamais désert, les dieux sublimes
Errent, ayant connu les pleurs, soumis enfin
A la vieillesse horrible, aux douleurs, à la faim,
Aux innombrables maux que tous les hommes craignent,
Et leurs pieds, déchirés par les épines, saignent.
Zeus, à présent vieillard, a froid, et sur ses flancs
Serre un haillon de pourpre, et ses cheveux sont blancs.
Sa barbe est blanche : au fond du lointain qui s'allume
Ses épouses en deuil le suivent dans la brume.
Hèrè, Lèto, Mètis, Eurynomè, Thémis
Sont là, blanches d'effroi, pâles comme des lys,
Et pleurent. Sur leurs fronts mouillés par la rosée
L'aigle vole au hasard de son aile brisée.
Et celui qui tua la serpente Pytho,
Le brillant Lycien, cache sous son manteau

Son arc d'argent, rompu. Triste en sa frénésie,
Le beau Dionysos pleure la molle Asie,
Et ce hardi troupeau, les femmes au sein nu
Qui le suivaient naguère au pays inconnu,
Folles, aspirant l'air avec ses doux aromes,
Ne sont plus à présent que spectres et fantômes.
Hermès, qui n'ouvre plus ses ailes, en chemin
Songe, et le rameau d'or s'est flétri dans sa main.
Athènè, l'invincible Arès, mangent les mûres
De la haie, et n'ont plus que des lambeaux d'armures;
Dèmèter, pâle encor de tous les maux soufferts,
Tient sa fille livide, arrachée aux enfers,
Et la blonde Artémis, terrible, échevelée,
Bondit encor, fixant sa prunelle étoilée
Sur la nuit redoutable et morne des forêts,
Cherchant des ennemis à percer de ses traits,
Et sur sa jambe flotte et vole avec délire
Sa tunique d'azur, que l'ouragan déchire.

Cependant, les regards baissés vers le sol noir,
Les Muses lentement chantent le désespoir
De l'exil, dont leur père a dû subir l'outrage,
Et leur hymne farouche éclate avec l'orage.
Toute l'horreur des cieux perdus est dans leur voix;
Les arbres, les rochers, les profondeurs des bois,

Les antres noirs ouverts sous la rude broussaille
S'émeuvent, et la mer, la mer aussi tressaille,
La mer tumultueuse, et sur son flot grondant,
Vieux, tenant un morceau brisé de son trident,
Poséidon apparaît, s'élevant sur la cime
Des ondes. Près de lui, fugitifs dans l'abîme,
Pontos, Céto, Nèreus, Phorcys, Thétis, couverts
D'écume, gémissant au milieu des flots verts,
Sur les pointes des rocs heurtent leurs fronts livides
En signe de détresse, et les Océanides,
Frappant leur sein de neige et pleurant les tourments
Des grands dieux, vers le ciel tordent leurs bras charmants.
Leur douleur, en un chant d'une fierté sauvage,
S'exhale avec des cris de haine, et du rivage
Écoutant cette plainte affreuse, à leurs sanglots
Aphroditè répond, fille auguste des flots!

O douleur! son beau corps fait d'une neige pure
Rougit, et sous le vent jaloux subit l'injure
De l'orage; son sein aigu, déjà meurtri
Par leur souffle glacé, frissonne à ce grand cri.
Le visage divin et fier de Cythérée,
Dont rien ne peut flétrir la majesté sacrée,
A toujours sa splendeur d'astre et de fruit vermeil;
Mais, dénoués, épars, ses cheveux de soleil

Tombent sur son épaule, et leur masse profonde
Comme d'un fleuve d'or en fusion l'inonde.
Leur vivante lumière embrase la forêt.
Mêlés et tourmentés par la bise, on dirait
Que leur flot pleure, et quand la reine auguste penche
Son front, dans ce bel or brille une tresse blanche.
Les larmes de Cypris ont brûlé ses longs cils.
Frémissante, elle aussi déplore les exils
Des grands dieux, et tandis que les Océanides
Gémissent dans la mer stérile aux flots rapides,
Elle parle en ces mots, et son rire moqueur,
Tout plein du désespoir qui gonfle son grand cœur,
Dans l'ombre où le matin lutte avec les ténèbres
Donne un accent de haine à ses plaintes funèbres :

« *O nos victimes ! rois monstrueux, dieux titans*
Que nous avons chassés vers les gouffres du Temps !
Fils aînés du Chaos aux chevelures d'astres,
Dont le souffle et les yeux contenaient les désastres
Des ouragans ! Japet ! Hypérion, l'aîné
De nos aïeux ! ô toi, ma mère Dioné !
Et toi qui t'élanças, brillant, vers tes victoires,
Du sein de l'Érèbe, où dormaient tes ailes noires,
Toi le premier, le plus ancien des dieux, Amour !
Voyez, l'homme nous chasse et nous hait à son tour,

Votre sang reparaît sur nos mains meurtrières,
Et nous errons, vaincus, parmi les fondrières.
Eh bien ! oui, nous fuyons ! Nos regards, ciel changeant,
Ne refléteront plus les longs fleuves d'argent.
Elle-même, la Vie amoureuse et bénie
Nous pousse hors du sein de l'Être, et nous renie.
Homme, vil meurtrier des dieux, es-tu content ?
Les bois profonds, les monts et le ciel éclatant
Sont vides, et les flots sont vides : c'est ton règne !
Cherche qui te console et cherche qui te plaigne !
Les sources des vallons boisés n'ont plus de voix,
L'antre n'a plus de voix, les arbres dans les bois
N'ont plus de voix, ni l'onde où tu buvais, poëte !
Et la mer est muette, et la terre est muette,
Et rien ne te connaît dans le grand désert bleu
Des cieux, et le soleil de feu n'est plus un dieu !
Il ne te voit plus. Rien de ce qui vit, frissonne,
Respire ou resplendit ne te connaît. Personne
A présent, vagabond, ne sait d'où tu venais
Et ne peut dire : C'est l'homme. Je le connais.
La Nature n'est plus qu'un grand spectre farouche.
Son cœur brisé n'a plus de battements. Sa bouche
Est clouée, et les yeux des astres sont crevés.
Tu ne finiras pas les chants inachevés,
Et tes fils, ignorant l'adorable martyre,

Demanderont bientôt ce que tu nommais Lyre !

Oh! lorsque tu chantais et que tu combattais,
Nous venions te parler à mi-voix ! Tu sentais
Près de ta joue, avec nos suaves murmures,
Délicieusement le vent des chevelures
Divines. Maintenant, savoure ton ennui.
Te voilà nu sous l'œil effrayant de Celui
Qui voit tant de milliers de mondes et d'étoiles
Naître, vivre et mourir dans l'infini sans voiles,
Et devant qui les grains de poudre sont pareils
A ces gouttes de nuit que tu nommes soleils.
Tout est dit. Ne va plus boire la poésie
Dans l'eau vive ! Les dieux enivrés d'ambroisie
S'en vont et meurent, mais tu vas agoniser.
Ce doux enivrement des êtres, ce baiser
Des choses, qui toujours voltigeait sur tes lèvres,
Ce grand courant de joie et d'amour, tu t'en sèvres !
Ils ne fleuriront plus tes pensers, enchantés
Par l'éblouissement des blanches nudités.
Donc subis la laideur et la douleur. Expie.
Nous, cependant, chassés par ta fureur impie,
Nous fuyons, nous tombons dans l'abîme béant,
Et nous sommes la proie horrible du néant.
Hellas, adieu ! forêts, vallons, monts grandioses,

Rocs de marbre, ruisseaux d'eau vive, lauriers-roses !
Mais, homme, quand la Nuit reprend nos cheveux d'or
Et nos fronts lumineux, tu sentiras encor
Nos soupirs s'envoler vers ta demeure vide,
Et sur tes mains couler nos pleurs, ô parricide ! »

C'est ainsi que parla dans son divin courroux
La grande Aphroditè. Sur les feuillages roux,
Tout sanglant et vainqueur de l'ombre qui recule,
Le Jour dans un sinistre et sombre crépuscule
S'était levé. Baissant leurs regards éblouis,
Les grands dieux en pleurs dans la brume évanouis,
Formes sous le soleil de feu diminuées,
S'effaçaient tristement dans les vagues nuées
Où leurs fronts désolés apparaissaient encor.
Aphroditè, la reine adorable au front d'or,
Avec son sein de rose et ses blancheurs d'étoile
Sembla s'évanouir comme eux sous le long voile
De la brume indécise, en laissant dans ces lieux
Qu'avaient illuminés de leurs feux radieux
Son sein de lys sans tache et sa toison hardie,
Un reflet pâlissant de neige et d'incendie.

Août 1865.

UNE FEMME DE RUBENS

Nymphe blanche et robuste,
Dont les bras et le buste
Défieraient les titans
Et les autans;

Délice de la lyre,
Qui dus naître et sourire,
Colosse harmonieux,
Au temps des dieux,

Ne crains plus, forme altière,
De mourir tout entière,
Puisque tu m'enivras.
Non, tu vivras!

Tu vivras par ces rimes
Comme la neige aux cimes
Où volent des milans
Dure mille ans.

Oh ! reste ainsi ! déploie
Les trésors de ta joie
Pour guérir mon souci.
Oh ! reste ainsi !

Dans le calme athlétique
De ta pose héroïque
Marche pour m'enchanter :
Je veux chanter.

O folâtre Céphise,
Que le dieu de Venise
Eût livrée au courroux
Du soleil roux ;

Fille aux yeux pleins d'étoiles,
Qui naquis pour les toiles
De l'enchanteur d'Anvers,
Ou pour mes vers,

Ta tête de faunesse
Est folle de jeunesse
Et de rires ardents
Aux blanches dents.

Un sang pur et farouche,
Enfant, donne à ta bouche
Cet éclat de la chair
Qui m'est si cher,

Et comme un coquillage
Le rose cartilage
De ton nez retroussé
Est nuancé.

Ton folâtre visage,
Gai comme un bon présage,
Fait songer à des fleurs
Par ses couleurs;

Et ta petite oreille,
Qui n'a pas sa pareille,
Semble un joyau fini
Par Cellini.

Tes yeux, tes yeux étranges
Recèlent sous les franges
Soyeuses de tes cils
Des feux subtils.

Dans tes vagues prunelles
Courent des étincelles
D'or fauve, comme au fond
D'un ciel profond ;

Et tes cheveux, où l'ombre
Court transparente et sombre,
S'embellissent encor
De reflets d'or.

Ils couvrent ta poitrine
Et ta gorge ivoirine
D'un large flot mouvant ;
Et, bien souvent,

Tant s'épaissit, profonde,
Leur masse, qui s'inonde
De suaves parfums,
On les voit bruns.

Pourtant des flammes vives
S'égarent, fugitives,
Dans leurs anneaux épars
De toutes parts,

Et quand tu la dénoues,
Ruisselant sur tes joues
Et baignant dans ses jeux
Ton sein neigeux,

Cette ample chevelure,
Qui te sert de parure,
Illumine ton flanc
D'or et de sang.

Tes mains nobles et pâles,
Aux lignes idéales,
Jettent comme un éclair
De rose clair,

Et les bras et le torse,
Eblouissants de force,
Ont tout l'emportement
De l'art flamand.

Ton cou, blanc comme un cygne,
Montre une douce ligne
D'un suave dessin ;
Et ton beau sein,

Ton sein lourd, où se pose
Un divin rayon rose,
Est fait d'un marbre dur
Veiné d'azur.

O jeune chasseresse
Dont la folle paresse
Doit tressaillir encor
Au bruit du cor,

Toi que la nuit dévore,
Et que baisait l'Aurore
Au temps où tu courais
Dans les forêts,

Laisse que je contemple
Cet adorable temple
Que le cruel Amour
Veut pour séjour ;

Oh! laisse que j'admire
Ces haleines de myrrhe,
Ces ivoires, ces ors,
Tous ces trésors!

J'aime tes jambes fières,
Ton dos, où des lumières
Baignent les arcs sereins
De tes beaux reins;

Et ce pied de Diane
Agile et diaphane
Dont les doigts écartés
Ont des clartés;

Et ces ongles solides,
Polis et translucides,
Brillants sur les orteils
De tons vermeils!

O Néréide! O muse
Digne de Syracuse!
Quand j'écoute ta voix,
Quand je te vois

Courir, lascive et rose,
Dans le bois grandiose
Où si vite a bondi
Ton pied hardi ;

Ou, quand sous les ombrages,
Paresseuse, tu nages,
Sans déranger les flots,
Près des îlots,

Mon rêve idéalise
Ta fraîche mignardise
En cent déguisements
Toujours charmants !

La nature discrète
Et merveilleuse prête
A mes illusions
Ses visions.

Les bocages des rives
Où des ailes furtives
Voltigent par milliers ;
Les peupliers

Et la noire broussaille,
Tout s'anime et tressaille
D'un invincible émoi,
Et devant moi

Un essaim d'amazones
Aux brillantes couronnes
Passe dans le gazon
En floraison.

C'est Diane ingénue
Livrant sa gorge nue
Aux caresses des airs,
Dans les déserts;

C'est la grave Cybèle,
Comme un troupeau qui bêle,
Menant dans les sillons
Ses grands lions;

C'est l'ange Cythérée
Dans la mer azurée
Appuyant ses pieds fins
Sur les dauphins;

C'est Ariane heureuse
Dans sa coupe amoureuse
Tordant, par un beau soir,
Le raisin noir;

C'est l'arrogante Omphale,
En robe triomphale,
Énervant un héros
Sur ses carreaux;

C'est Léda qui s'indigne
Sous le baiser du cygne
Et le cherche à son tour
Folle d'amour;

C'est Hélène, embrasée
De désirs, que Thésée
Emporte dans ses mains
Par les chemins;

C'est la jeune Amphitrite
Et sa cour favorite
Guidant aux flots ouverts
Les coursiers verts;

C'est la brune Antiope
Dont le cheval galope
Au bruit des javelots
Et des sanglots.

Les voilà, ce sont elles !
Ce sont les immortelles
Qui vivront à jamais
Sur les sommets !

Non, ces grandes guerrières
Qui vont dans les clairières
En me glaçant d'effroi,
C'est toujours toi.

C'est en toi que je trouve
Leurs blanches dents de louve,
Leurs crinières que fuit
La sombre nuit,

Leurs muscles, où respire
Avec tout son empire
L'immortelle vigueur
Qui vient du cœur ;

Et cet éclat de l'ange,
Qu'un glorieux mélange
De neige et de carmin
Rend surhumain !

Mais, ô sage Aphrodite,
Qu'une race maudite
Et vouée au trépas
Ne connaît pas !

A ces superbes formes
Il faut les plis énormes
Des manteaux éperdus
Au vent tordus ;

Il leur faut l'écarlate
Qui les baise et les flatte,
Le voile aérien
Du Tyrien ;

La pourpre qui s'envole
Au zéphire frivole
Et qui semble frémir
Ou s'endormir,

Et ces étoffes rares,
Aux ornements barbares,
Que parent les métaux
Orientaux.

Mais non, la pourpre même
Nuit dans un tel poëme
En mêlant ses ardeurs
A tes splendeurs;

Pour savourer ta grâce,
Il faut que l'œil embrasse
Avec sérénité
Leur nudité.

Arrachée au plus rare
Filon du blanc Carrare
Par un nouveau Scyllis,
Père des lys,

Ta puissante nature
Se trouve à la torture
Dans les noirs casaquins
Aux plis mesquins,

4.

Et, faite pour Corinthe,
Elle est lourde et contrainte
Sous le flot des pompons
Et des jupons.

Car, pour une déesse
Tordant sa longue tresse,
Nous voulons des habits
Faits de rubis.

En vain Gavarni l'aide,
Vénus Victrix est laide
Avec le falbala
De Paméla,

Et, pour orner sa gloire,
Choisit la perle noire
Arrachée à la mer
Du gouffre amer.

Donc, rayonne et sois belle,
Mystérieux modèle,
Mais pour l'œil contempteur
Du grand sculpteur.

Sois-belle, ô nymphe blonde,
Sans que jamais le monde,
Ce vain historien,
En sache rien !

Mais dans mon ode pleine
De chansons, comme Hélène
Tu te réveilleras ;
Tu brilleras

Pour la race future,
En ta haute stature,
Sous le baiser riant
De l'Orient ;

Comme une fleur d'Asie,
Épandant l'ambroisie
D'un buisson de rosiers
Extasiés ;

Magnifique, vêtue,
Ainsi qu'une statue,
De la seule fraîcheur
De ta blancheur,

Et montrant emmêlée,
Au vent échevelée,
Ta sauvage toison
Riche à foison.

Alors, quand nos idoles
Mourantes et frivoles,
Aux yeux irrésolus,
Ne seront plus

Que des chimères vaines,
Toi, le sang de tes veines
Montera, vif et prompt,
Jusqu'à ton front.

On verra luire encore
Ton sein qui se décore
De ses lys éclatants ;
Et dans ce temps

Où ceux dont l'âme fière
Tient la vile matière
En souverain mépris,
Seront épris

De tes formes parfaites,
On verra les poëtes,
Tourmentés par le mal
De l'idéal,

Attester par leurs larmes
Le pouvoir de tes charmes
Et l'immortalité
De ta beauté.

Juin 1859.

L'ÉDUCATION DE L'AMOUR

Quand le premier des dieux, Amour, pendant mille ans
Eut tenu sous son joug les cieux étincelants,
La terre immense et tous les êtres qui respirent,
Las de souffrir par lui, les immortels se dirent :
« Ah ! qu'un autre vainqueur, fût-ce au fond de l'enfer,
Paraisse, armé de l'arc et des flèches de fer ;
Qu'il porte dans un flot de flamme et de fumée
Sa torche au Phlégéton furieux allumée ;
Qu'il étende sur tous l'inflexible niveau,
Et nous respirerons sous ce maître nouveau.
Car, comment sa colère, où grondera l'orage,
Pourrait-elle égaler jamais l'aveugle rage
Du dieu titan, du roi funeste qui n'eut pas
De mère, et qui sema la terreur sur ses pas

Quand frémissaient encor du mot qui les sépare
Le noir Chaos, la Terre énorme et le Tartare ! »

Tels les Olympiens se plaignaient dans l'éther.
Bientôt d'une déesse à l'œil limpide et fier
Un autre Éros naquit, charmant, sa lèvre pure
Tout en fleur, agitant de l'or pour chevelure
Et portant haut son front de neige, où resplendit
L'éclat sacré du jour. Mais quand Zeus entendit
Ses premiers bégaiements, plus doux qu'un chant de lyre,
Quand il vit ses regards de femme et son sourire
Où la caresse, les aveux, les doux refus
Erraient, il devina dans l'avenir confus
Tant de colère, tant de larmes, tant de crimes
Hâtant leurs pieds sanglants sur le bord des abîmes,
Tant de douleurs penchant le front, tant de remords
Hurlant de longs sanglots à l'oreille des morts ;
Il vit si clairement la trahison vivante,
Qu'il sentit dans son cœur s'amasser l'épouvante,
Et fronça par trois fois son sourcil triomphant.
Alors il ordonna que le petit enfant,
Nu, froid, maudit, victime au noir Hadès offerte,
Fût porté dans le fond d'une forêt déserte
De l'Inde, dans un lieu du jour même exécré,
Où jamais l'homme ni les dieux n'ont pénétré,

Et dont les sourds abris et les rochers colosses
N'ont pour hôtes vivants que des bêtes féroces.

C'était un bois funèbre et pourtant merveilleux ;
Splendide et noir, baignant ses pieds dans les flots bleus
D'un golfe de saphir. Debout près de cette onde,
Il la voyait depuis les premiers jours du monde
Réfléchir son front noir. Tel son abri géant
Était sorti de l'ombre et du chaos béant,
Tel il avait grandi, sans que nulle aventure
N'entamât une fois sa frondaison obscure,
Et sans que la bataille humaine aux durs éclairs
Ne tourmentât jamais ses lacs profonds et clairs.
Les aloès, les grands tulipiers aux fleurs jaunes
Vivaient sans avoir vu les nymphes et les faunes
Qui brisent des rameaux pour en orner leur front.
Les énormes jasmins fleurissaient sans affront ;
D'autres arbres mêlaient, comme un riche cortége,
Des corolles de sang à des feuilles de neige.
Au fond d'un antre noir d'érables entouré,
Tout à coup surgissait un fleuve énamouré,
Mystérieux, baisant ses rives délicates
Et, par endroits, bordé de lotus écarlates.
Puis des rocs ; puis des monts neigeux, où les torrents
Charriaient des rubis ; dans les lointains mourants,

On ne sait quel flot bleu passe, et traverse encore
L'insondable océan de verdure sonore.

Là, la création gigantesque apparaît
Toute nue. Un figuier plus grand qu'une forêt
Enfonce avec fierté, grand aïeul solitaire,
Trois cents troncs effrayants dans le cœur de la terre
Pour y prendre le suc de ses fruits au doux miel,
Et par mille rameaux boit la clarté du ciel.
Puis une fleur qui, même auprès du figuier, semble
Prodigieuse, au fond d'un calice qui tremble
Garde assez d'eau de pluie, alors que la forêt
Brûle, pour faire boire un titan qui viendrait.
Ses boutons, sur lesquels un épervier se pose,
Qui paraissent des blocs polis de marbre rose
Et que ne peut ouvrir le soleil étouffant,
Ont déjà la grosseur d'une tête d'enfant.

La vigne monstrueuse étreint les arbres comme
Un lutteur, puis en troncs pareils à des corps d'homme
Retombe, puis remonte et va bondir plus loin.
La végétation en démence n'a soin
Que de cacher le ciel avec ses créatures.
Le feuillage se dresse en mille architectures,
Forme une colonnade aux corridors profonds,

Sur les pics effarés pose de noirs plafonds,
Tapisse l'antre, grimpe aux montagnes, s'élance
Dans l'air bleu, tout à coup éclate en fers de lance,
Puis, noire frondaison que l'œil en vain poursuit,
Devient un néant fait de verdure et de nuit,
Là ruisselle de pourpre et d'argent, partout maître
Du sol, dans la liane en courant s'enchevêtre ;
Et des gémissements, des hurlements, des cris
Retentissent. Au bas des lourds buissons fleuris,
Des prunelles de flamme, ainsi que des phalènes,
S'allument, et l'on sent se croiser des haleines.
Aux racines traînant leurs cheveux sont mêlés
Des reptiles ; dans les rameaux échevelés
Volent de grands oiseaux peints d'azur et de soufre ;
Des yeux rouges parmi l'obscurité du gouffre
Luisent, et les petits des louves dans leurs jeux
Se détachent tout noirs sur un plateau neigeux
Où brillent sur le blanc tapis jonché de branches
Des flaques de sang rose et des carcasses blanches.

Donc, le petit enfant Éros fut apporté
Dans cette forêt, où, de spectres escorté,
Le meurtre au front joyeux par les espaces vides
Court, teignant dans le sang mille gueules avides,
Où la nature vierge, ivre de son pouvoir,

Sachant bien que les dieux ne peuvent pas la voir,
Heurte ses ouragans, ses ondes, ses tonnerres,
Brise les rocs, meurtrit les arbres centenaires,
Déchaîne, groupe fou vers le mal entraîné,
Ses forces qu'elle emporte en un vol effréné
Et que jamais les lois célestes ne modèrent.

Quand il fut là, les grands lions le regardèrent.

Puis vinrent les bœufs blancs bossus, les loups aux dents
D'ivoire, le chacal, le tigre aux yeux ardents,
Les léopards, les lynx, les onces, les panthères,
Les sangliers, les doux éléphants solitaires,
La hyène, puis, sortis des arbres à leur tour,
Les oiseaux, l'aigle altier, le milan, le vautour
Cachant dans un lambeau souillé son bec infâme,
Les condors dont le vol est comme un jet de flamme,
Les rapides faucons, l'épervier qni sait voir
L'infini, le corbeau capuchonné de noir
Dont l'aile suit d'en haut les guerres infertiles,
Et les paons somptueux qui mangent des reptiles;
Puis les serpents aux plis hideux; et tous, formant
Un cercle, regardaient le pauvre être charmant
Sans défense, et déjà savouraient avec joie

La douceur de meurtrir cette facile proie.
Mais tout à coup, lancé d'en haut par l'arc vermeil
D'Apollon, un trait d'or, un rayon de soleil
Enflamma les cheveux d'Éros, sa lèvre rose,
Son front pur, sa narine où le désir repose,
Et, miracle! sur son doux visage, le dieu,
Le meurtrier parut, et, sur sa bouche au feu
Céleste et dans ses yeux brûlants qui nous attirent,
Ce que Zeus avait vu, ces animaux le virent.

Ils se dirent alors dans leur langage obscur :
« Pourquoi tuer ce prince, échappé de l'azur?
Regardez sa prunelle aventureuse, où nage
Dans la poussière d'or l'appétit du carnage,
Et ce sourire fait de miel et de poison,
Où déjà les baisers menteurs, la trahison,
Le meurtre, le courroux, les embûches, la ruse
Naissent, et cet attrait de l'enfance confuse
Dont sa mère a paré l'éternel ennemi!
Qui mieux que cet enfant né dans les cieux, parmi
Les éblouissements formidables des astres,
Sèmera sur ses pas la haine et les désastres,
Accablera de maux sans fin l'homme odieux
Et saura nous venger de la race des dieux?
Puisqu'il doit, ce fléau de la faiblesse humaine,

Prospérer pour le crime et grandir pour la haine,
Ne le déchirons pas ! qu'il vive parmi nous
Dans la grande forêt des vautours et des loups,
Où nul abri ne peut servir au daim timide,
Où, sous le verdoyant gazon toujours humide,
La terre boit toujours du sang frais, où la mort,
Toujours prête et jamais lassée, égorge et mord
Et dévore la vie, et comme elle fourmille.
Élevons-le plutôt ; nous serons sa famille. »

Sous l'ombrage, écartant les rameaux querelleurs,
Ils lui firent un lit de feuilles et de fleurs,
Et sous ses boucles d'or, doucement protégées,
Ils mirent des toisons de bêtes égorgées.
Les louves, s'avançant vers lui d'un pas hautain,
Léchaient pour le polir son visage enfantin ;
Les lionnes, voyant qu'il était fier comme elles,
Sur sa bouche de rose abaissaient leurs mamelles ;
Les gueules aux crocs blancs, ces fournaises de feu,
Baisaient le petit roi frissonnant du ciel bleu.
Des serpents, s'enroulant sur sa gorge ivoirine,
S'étalaient en colliers vermeils sur sa poitrine ;
D'autres, tordant leurs nœuds en soyeux annelets,
A ses jolis bras nus fesaient des bracelets,
Et, comme un Pharaon d'Égypte, en son repaire

Il avait pour bandeau royal une vipère.
Tout ce qui sait combattre et détruire et briser
L'enveloppait ainsi d'un immense baiser.
Le dieu, passant de l'une à l'autre en ses caprices,
Buvait avidement le lait de ses nourrices,
Tout joyeux d'assouvir ses rudes appétits
De héros, ne laissait plus rien pour leurs petits,
Et, chaque soir, gorgé de vie et de caresses,
Il s'endormait repu sur le flanc des tigresses.

Au réveil, tous ces durs artisans de trépas
Étayaient de leurs corps puissants les premiers pas
De l'exilé divin, né pour la grande lutte,
L'aidant, le consolant d'une légère chute,
Et lui donnant aussi pour supporter le mal
La résignation morne de l'animal.
Il grandit, il devint fauve comme ses hôtes,
Marchant, courant déjà parmi les herbes hautes,
Nu, superbe, et portant, sauvage enfantelet,
Sur son épaule en fleur, que le soleil hâlait
Et dévorait jusqu'à l'heure du crépuscule,
La peau d'un lionceau, comme un petit Hercule.
Lui-même, de sa main mignonne, avait cueilli
La massue ; alors ceux qui l'avaient recueilli
Connurent qu'ils pouvaient, sans tarder davantage,

Donner au jeune roi des leçons de carnage.

Son heure était venue, et, déjà belliqueux,
Il s'en alla dès lors à la chasse avec eux.
Comme Ariane dans Naxos, l'île enchantée,
Étendu sur un tigre à la peau tachetée,
Il les suivait, mêlant sa voix aux hurlements ;
Joyeux, montrant devant les torrents écumants
L'impassibilité magnifique des bêtes,
Il s'en allait pensif en guerre, en chasse, aux fêtes,
Au meurtre, et quand passaient, avec des bons soudains,
La gazelle aux yeux bleus, l'antilope, les daims,
Les chèvres, les troupeaux de cerfs, les bœufs difformes,
Son tigre le posait sous les feuilles énormes,
Dans une solitude où rien ne le gardait,
Et là, les yeux tout grands ouverts, il regardait.
Il voyait le combat sinistre, la vaillance,
La victoire, comment le fier lion s'élance
Sur sa victime avec de grands bonds souverains,
La terrasse d'un coup de griffe sur les reins,
Puis la déchire ; et quand ce beau guerrier qui tue
Marchait, crinière au vent, sur sa proie abattue,
Quand le cerf éventré sur la terre appelait
Sa compagne en versant des larmes, et râlait,
Quand le sol tout humide était jonché d'entrailles,

Quand tout autour du bois l'épouvante criait,
Le petit Éros blond et charmant souriait.

Plus tard même il entra nu parmi ces mêlées.
Ses tresses d'or au vent orageux déroulées,
Et sur les monts toujours le premier aux assauts,
Il aidait à leurs jeux les petits lionceaux,
Se jetant sur sa proie, étouffant dans ses courses
D'humbles victimes ; puis se lavant dans les sources,
Et n'ayant rien qui hors le combat lui fût cher ;
Dépeçant, enfonçant ses ongles dans la chair,
Dans les cris des mourants cherchant des harmonies
Et tout le long du jour enivré d'agonies,
De râles, de sanglots et de cris triomphants,
Excitant les lions contre les éléphants,
Tuant et se gorgeant de meurtre avec délices,
Poussant d'un pied haineux la panthère et les lices,
Donnant la chasse même aux monstres inconnus,
Pour les atteindre mieux montant des chevaux nus,
Orgueilleux de pouvoir, en ses fières allures,
Mordre, briser des dents, tordre des chevelures,
Et s'éveillant aussi quand le tigre avait faim.
C'est ainsi que l'enfant jouait, et lorsque enfin
Las de voir sur les monts tout souillés de sa gloire
De larges ruisseaux noirs baigner ses pieds d'ivoire,

Il posait sa massue inerte sur son flanc,
Ses mains et ses bras nus étaient rouges de sang.

Pour rendre devant lui toute feinte inutile,
Il pouvait au besoin ramper comme un reptile;
Il savait, se voilant d'un sourire amical,
Des cruautés de loup, des ruses de chacal,
Attendait l'ennemi dans l'ombre, et, taciturne,
Avait des yeux de feu comme un hibou nocturne.
Comme le bouc lascif il grimpait sur les rocs,
Et, sans être effrayé de leurs terribles chocs,
En poussant dans le flot sonore un bloc de marbre
S'élançait, comme un singe, aux minces branches d'arbre.
Puis, trouvant qu'il était le plus doux des fardeaux,
Les aigles, les condors l'emportaient sur leur dos,
Et, calme, il traversait l'éther comme une plume.
Souvent une cascade affreuse au front d'écume
Sans arrêter leur vol tombait sur leur chemin.
Le dieu, pâle et riant, essuyait de sa main
Le vaste flot poudreux qui lui fouettait la face
Et dans l'air ébloui continuait sa chasse,
Fondant comme un milan sur quelque oiseau ravi,
Et tout aise et criant quand l'aigle inassouvi,
Ayant vu sur la terre une proie assez belle,
Descendait de l'azur et s'élançait sur elle,

Et pour mieux divertir l'enfant malicieux,
L'emportait pantelante au plus profond des cieux.

Souvent encor, parmi les riants groupes d'îles
Éros voguait, porté par de bruns crocodiles,
Apprenant d'eux comment dans les ruisseaux taris,
Cachés par les joncs verts, ils imitent les cris
D'un nouveau-né qui pleure ; il suivait les batailles
Des poissons monstrueux aux luisantes écailles ;
Hôte guerrier du fleuve, il nageait sur ses bords
Près des chevaux marins et des alligators,
Ou parfois, se cachant dans une île écartée,
Penchait ses yeux ravis sur l'onde ensanglantée.

Enfin il se lassa de ces monstres soumis.
Ayant pensé qu'ailleurs de puissants ennemis
Pourraient occuper mieux sa bravoure et ses charmes,
Il voulut se munir de véritables armes
Pour secouer l'ennui d'un repos importun,
Et, quoiqu'il n'eût jamais vu d'arc, il en fit un.
Il cueillit une branche avec soin, lisse, droite,
Plus dure que le fer, et de sa main adroite
La courba ; puis tressa des fibres, dont il fit
Une corde, et, mettant le désert à profit,
Sans souci de meurtrir la dépouille superbe

De ses compagnons morts, pour avoir une gerbe
De traits, il ajusta sur des bouts de roseau
Une griffe de tigre et des plumes d'oiseau.
Alors, sans un adieu jeté vers les clairières,
Fier d'avoir assorti ces flèches meurtrières,
Il prit sa course à l'heure où le ciel se dorait,
Et, le cœur tout joyeux, sortit de la forêt.

Il arriva d'abord près d'un lac dont l'eau pure
Réfléchissait le ciel dans la haute verdure,
Et dont le flot qu'un souffle émeut, rideau changeant,
S'effaçait à demi sous les lotus d'argent,
Ces lys chastes, ces lys faits en forme de rose!
Là, mêlant leurs beaux corps polis que l'onde arrose,
Des nymphes s'y baignaient, fuyant l'âpre chaleur,
Couronnant leurs cheveux de la divine fleur,
Rieuses, folâtrant, voguant sur les eaux calmes,
Et parfois sur leurs fronts cueillant de vertes palmes
Pour leurs jeux, ou tressant des colliers odorants,
Ou, parmi la fraîcheur des doux flots murmurants,
Sœurs dociles, fendant l'écume en longues lignes,
Si belles qu'on eût dit une troupe de cygnes
Dans l'azur! Mais voici que le cruel Amour,
Ayant tendu son arc, les frappa tour à tour
De ses flèches de feu. Les nymphes éperdues,
Quittant le lac, au loin sur les roches ardues

Couraient, folles, sentant brûler leurs seins meurtris,
Arrachant leurs cheveux touffus, poussant des cris,
Ne sachant plus où fuir l'épouvantable outrage,
Et se roulaient dans l'herbe avec des pleurs de rage.
L'enfant Éros, content de ce premier exploit,
Regarda les grands cieux qu'il menaça du doigt,
Et, sans vouloir entendre une plainte importune,
Entra dans l'univers pour y chercher fortune.

O Muse, c'est ainsi que le dessein prudent
Du roi Zeus fut trompé; c'est ainsi que pendant
Son enfance, l'Amour apprit des tigres même
La cruauté, la ruse et la fureur suprême,
S'endormit près des grands lions dans les bois sourds.
Et fut le compagnon de guerre des vautours.
C'est ainsi que ce fils éclatant d'une mère
Adorable épuisa la jouissance amère
De voir pleurer, de voir souffrir, de voir mourir
Et de causer des maux que rien ne peut guérir.
Et c'est pourquoi tu fais notre dure misère,
C'est pourquoi tu meurtris nos âmes dans ta serre,
Amour des sens, ô jeune Éros, toi que le roi
Amour, le grand titan, regarde avec effroi,
Et qui suças la haine impie et ses délices
Avec le lait cruel de tes noires nourrices!

Novembre 1864.

ERINNA

—

A MON CHER PHILOXÈNE BOYER

Qui a ressuscité la grande figure de SAPPHO dans un poëme impérissable

—

Près du flot glorieux qui baise Mitylène,
Marchent, vierges en fleur, de jeunes poétesses
Qui du soir azuré boivent la fraîche haleine
Et passent dans la nuit comme un vol de déesses.

Elles vont, emportant la brise dans leurs voiles,
Vers le parfum sauvage et les profonds murmures.
Les lumières d'argent qui tombent des étoiles
Sur leurs dos gracieux mordent leurs chevelures.

Celle qui les conduit vers la plage marine,
C'est Erinna, l'orgueil des roses éphémères,
L'amante en qui revit dans sa blanche poitrine
Le grand cœur de Sappho, pâture des chimères.

Elle leur parle ainsi, grave, tenant la lyre,
Le regard ébloui de clartés radieuses,
Et mêlant tendrement la voix de son délire
Aux plaintes sans repos des eaux mélodieuses :

« *Vierges, dit-elle, enfants baignés de tresses blondes,*
Vous dont la lèvre encor n'est pas désaltérée,
Le Rhythme est tout ; c'est lui qui soulève les mondes
Et les porte en chantant dans la plaine éthérée.

Poétesses, qu'il soit pour vous comme l'écorce
Étroitement unie au tronc même de l'arbre,
Ou comme la ceinture éprise de sa force
Qui dans son mince anneau tient notre flanc de marbre !

Qu'il soit aussi pour vous la coupe souveraine
Où, pour garder l'esprit vivant de l'ancien rite,
Le vin, libre pourtant, prend la forme sereine
Moulée aux siècles d'or sur le sein d'Aphrodite !

Le cercle où, par les lois saintes de la Musique,
Les constellations demeurent suspendues,
N'affaiblit pas l'essor de leur vol magnifique
Et dans l'immensité les caresse éperdues.

Tel est le Rhythme. Enfants, suivez son culte aride.
Livrez-lui le génie en esclaves fidèles,
Car il n'offense pas l'auguste Piéride,
En entravant ses pieds il l'enveloppe d'ailes !

Mais surtout, mais surtout que vos âmes soient blanches !
Comme la neige où rien d'humain n'a mis sa trace !
Blanches comme l'horreur pâle des avalanches
Qui roule au flanc des monts irrités de la Thrace !

Ah ! s'il est vrai qu'il faut à la fureur lyrique
Des victimes dont l'âpre Amour ait fait sa proie
Et que l'ardente soif d'un bonheur tyrannique
Torture encor par la douleur et par la joie,

Ah ! du moins, jeunes sœurs, que la Pensée altière
Affranchisse vos sens de toutes les souillures !
Ivres de volupté pourtant, que la Matière
Ne vous offense pas de ses laideurs impures !

Car celle qui, pour fuir le fardeau de la vie,
Impose à son extase une forme sensible,
Et veut boire, au festin où son dieu la convie,
Le vin matériel dans la coupe visible,

Ne connaîtra jamais l'implacable démence
Qui met dans nos regards la clarté des aurores
Et qui fait résonner comme un sanglot immense
L'hymne de nos douleurs sur des cordes sonores !

Celle qui n'ose pas mépriser la nature
Et qui, par les désirs terrestres endormie
Dans l'engourdissement où vit la créature,
Ne sait pas, en tenant la main de son amie,

Chaste et vierge, oublier les liens qui l'étreignent,
Et sentir qu'à ses pieds se déchire un abîme
Et que son pouls s'arrête et que ses yeux s'éteignent
Et que la mort tressaille en son cœur magnanime ;

Si, meurtrie et glacée, au monde évanouie,
Le sein brûlé des feux de ses pleurs solitaires,
Elle n'adore pas la douleur inouïe
Dont les ravissements courent dans ses artères,

Eh bien! que celle-là, promise à l'hyménée,
Reste dans la maison où son devoir l'attache,
Et, souriante, près d'un jeune époux menée,
File pensivement une laine sans tache!

Elle n'entendra pas les plaintes de la lyre,
Et son pied, plus vermeil que la rose naissante,
N'abordera jamais sur un léger navire
La Cythère adorable et toujours gémissante.

Mais vous, de vos grands cœurs, du vol de vos pensées,
Vous dont les doigts charmants ne filent pas de laine,
Suivez jusqu'à l'éther les ailes élancées,
O vierges sans souillure, orgueil de Mitylène!

Et dites au ruisseau dont la voix se lamente
Que rien n'est plus martyre après la Poésie,
Et qu'il n'est pas de flot pour rafraîchir l'amante
Dont la bouche brûlante a goûté l'ambroisie! »

Telle Erinna, livrée à ses mâles tristesses,
Sur le rivage ému que le laurier décore
Enseignait le troupeau rêveur des poétesses,
Et l'écho de son cri jaloux me trouble encore!

Et j'ai rimé cette ode en rimes féminines
Pour que l'impression en restât plus poignante,
Et, par le souvenir des chastes héroïnes,
Laissât dans plus d'un cœur sa blessure saignante.

O Rhythme, tu sais tout ! Sur tes ailes de neige
Sans cesse nous allons vers des routes nouvelles,
Et, quel que soit le doute affreux qui nous assiége,
Il n'est pas de secret que tu ne nous révèles !

Tu heurtes les soleils comme un oiseau farouche.
Ce n'est pour toi qu'un jeu d'escalader les cimes,
Et, lorsqu'un temps railleur n'a plus rien qui te touche,
Tu rêves dans la nuit, penché sur les abîmes !

Septembre 1861.

LES PRINCESSES

A CHARLES VOILLEMOT

Les Princesses, miroir des cieux riants, trésor
Des âges, sont pour nous au monde revenues ;
Et quand l'Artiste en pleurs, qui les a seul connues,
Leur ordonne de naître et de revivre encor,

On revoit dans un riche et fabuleux décor
Des meurtres, des amours, des lèvres ingénues,
Des vêtements ouverts montrant des jambes nues,
Du sang et de la pourpre et des agrafes d'or.

Et les Princesses, dont les siècles sont avares,
Triomphent de nouveau sous des étoffes rares :
On voit les clairs rubis sur leurs bras s'allumer,

Les chevelures sur leurs fronts étincelantes
Resplendir, et leurs seins de neige s'animer,
Et leurs lèvres s'ouvrir comme des fleurs sanglantes.

23 octobre 1866.

Pasiphaé

Ainsi Pasiphaé, la fille du Soleil,
Cachant dans sa poitrine une fureur secrète,
Poursuivait à grands cris parmi les monts de Crète
Un taureau monstrueux au poil roux et vermeil,

Puis, sur un roc géant au Caucase pareil,
Lasse de le chercher de retraite en retraite,
Le trouvait endormi sur quelque noire crête,
Et, les seins palpitants, contemplait son sommeil;

Ainsi notre âme en feu, qui sous le désir saigne,
Dans son vol haletant de vertige, dédaigne
Les abris verdoyants, les sources de cristal,

Et, fuyant du vrai beau la source savoureuse,
Poursuit dans les déserts du sauvage Idéal
Quelque monstre effrayant dont elle est amoureuse.

Juin 1854

Omphale

Calme et foulant son lit d'ivoire, dont le seuil
Orné d'or sous les plis de la pourpre étincelle,
La Lydienne rit de sa bouche infidèle
Aux princes de l'Asie, et leur fait bon accueil.

Une massue, espoir des Cyclades en deuil,
Sur un tapis splendide est posée auprès d'elle.
L'idole radieuse, et fière d'être belle,
De ses doigts enfantins y touche avec orgueil.

Sur son épaule blonde, amoureuse, embaumée,
Flotte la grande peau du lion de Némée,
Dont l'ongle impérieux lui tombe entre les seins.

Son cœur bat de plaisir sous l'horrible dépouille
Humide et noire encor du sang des assassins :
Hercule est à ses pieds et file une quenouille.

Juin 1854.

Ariane

Dans Naxos, où les fleurs ouvrent leurs grands calices
Et que la douce mer baise avec des sanglots,
Dans l'île fortunée, enchantement des flots,
Le divin Iacchus apporte ses délices.

Entouré des lions, des panthères, des lices,
Le dieu songe, les yeux voilés et demi-clos ;
Les Thyades au loin charment les verts îlots
Et de ses raisins noirs baignent leurs cheveux lisses.

Assise sur un tigre amené d'Orient,
Ariane triomphe, indolente, et riant
Aux lieux même où pleura son amour méprisée.

Elle va, nue et folle et les cheveux épars,
Et, songeant comme en rêve à son vainqueur Thésée,
Admire la douceur des fauves léopards.

Août 1860.

Médée

Médée au grand cœur plein d'un amour indompté
Chante avec l'onde obscure, et le fleuve en délire
Où ses longs regards voient les étoiles sourire
Reflète vaguement sa blanche nudité.

Pâle et charmante, près du Phase épouvanté
Elle chante, et la brise errante qu'elle attire,
S'unissant à ses vers avec un bruit de lyre,
Emporte ses cheveux comme un flot de clarté.

Ses yeux brûlants fixés sur le ciel sombre, où flambe
Une lueur sanglante, elle chante. Sa jambe
A des éclairs de neige à travers les gazons.

Elle cueille à l'entour sur la montagne brune
Les plantes dont les sucs formeront des poisons,
Et son jeune sein luit sous les rayons de lune.

Lundi 25 septembre 1865.

Antiope

Près du clair Ilissus au rivage fleuri
L'indomptable Thésée a vaincu les guerrières.
Mourantes, leurs chevaux les traînent dans les pierres :
Pas un de ces beaux corps qui ne râle meurtri.

Le silence est affreux, et parfois un grand cri
L'interrompt. Sous l'effort des lances meurtrières,
On voit des yeux, éteints déjà, sous les paupières
S'entr'ouvrir. Tout ce peuple adorable a péri.

Antiope, blessée, haletante, épuisée,
Combat encor. Le sang, ainsi qu'une rosée,
Coule de ses cheveux et tombe sur son flanc.

Sa poitrine superbe et fière en est trempée,
Et sa main, teinte aussi dans la pourpre du sang,
Agite le tronçon farouche d'une épée.

Septembre 1865.

Andromède

Andromède gémit dans le désert sans voile,
Nue et pâle, tordant ses bras sur le rocher.
Rien sur le sable ardent que la mer vient lécher,
Rien! pas même un chasseur dans un abri de toile.

Rien sur le sable, et sur la mer pas une voile!
Le soleil la déchire, impitoyable archer,
Et le monstre bondit, comme pour s'approcher
De la vierge qui meurt, plus blanche qu'une étoile.

Ame enfantine et douce, elle agonise, hélas!
Mais Persée aux beaux yeux, le meurtrier d'Atlas,
Vient et fend l'air, monté sur le divin Pégase.

Il vient, échevelé, tenant son glaive d'or,
Et la jeune princesse, immobile d'extase,
Suit des yeux dans l'azur son formidable essor.

Septembre 1865.

Hélène

Hélène a dix ans ; l'or de sa tête embrasée
Baigne son col terrible et fier comme une tour.
Grande ombre, dans la nuit elle rugit d'amour,
Près d'elle un dur chasseur marche dans la rosée.

Elle ouvre au clair de lune, ainsi qu'une épousée,
La pourpre où de son sein brille le blanc contour,
Et les tigres font voir aux petits du vautour
La fille de Tyndare éprise de Thésée.

Mais près de l'Eurotas aux flots mélodieux
Ils passent, chevelus et forts comme des dieux.
« O tueur de lions, dit la princesse blonde,

Guerrier toujours couvert de sang, tu dormiras
Sur mon sein ; porte-moi dans la forêt profonde. »
Et le jeune héros l'emporte dans ses bras.

Juillet 1860.

La Reine de Saba

La reine Nicosis, portant des pierreries,
A pour parure un calme et merveilleux concert
D'étoffes, où l'éclair d'un flot d'astres se perd
Dans les lacs de lumière et les flammes fleuries.

Son vêtement tremblant chargé d'orfévreries
Est fait d'un tissu rare et sur la pourpre ouvert,
Où l'or éblouissant, tour à tour rouge et vert,
Sert de fond méprisable aux riches broderies.

Elle a de lourds pendants d'oreilles, copiés
Sur les feux des soleils du ciel, et sur ses pieds
Mille escarboucles font pâlir le jour livide.

Et fière sous l'éclat vermeil de ses habits,
Sur les genoux du roi Salomon elle vide
Un vase de saphir d'où tombent des rubis.

Septembre 1865.

Cléopâtre

Dans la nuit brûlante où la plainte continue
Du fleuve pleure, avec son grand peuple éternel
De dieux, le palais, rêve effroyable et réel,
Se dresse, et les sphinx noirs songent dans l'avenue.

La blanche lune, au haut de son vol parvenue,
Baignant les escaliers élancés en plein ciel,
Baise un lit rose où, dans l'éclat surnaturel
De sa divinité, dort Cléopâtre nue.

Et tandis qu'elle dort, délices et bourreau
Du monde, un dieu de jaspe à tête de taureau
Se penche, et voit son sein où la clarté se pose.

Sur ce sein, tous les feux dans son sang recélés
Étincellent, montrant leur braise ardente et rose,
Et l'idole de jaspe en a les yeux brûlés.

Septembre 1865.

Hérodiade

Ses yeux sont transparents comme l'eau du Jourdain.
Elle a de lourds colliers et des pendants d'oreilles;
Elle est plus douce à voir que le raisin des treilles,
Et la rose des bois a peur de son dédain.

Elle rit et folâtre avec un air badin,
Laissant de sa jeunesse éclater les merveilles.
Sa lèvre est écarlate, et ses dents sont pareilles
Pour la blancheur aux lys orgueilleux du jardin.

Voyez-la, voyez-la venir, la jeune reine!
Un petit page noir tient sa robe qui traîne
En flots voluptueux le long du corridor.

Sur ses doigts le rubis, le saphir, l'améthyste
Font resplendir leurs feux charmants : dans un plat d'or
Elle porte le chef sanglant de Jean-Baptiste.

Juin 1854.

LA SOURCE

A M. INGRES

Jeune, oh! si jeune avec sa blancheur enfantine,
Debout contre le roc, la Naïade argentine
Rit. Elle est nue. Encore au bleu matin des jours,
La céleste ignorance éclaire les contours
De son corps où circule un sang fait d'ambroisie.
Svelte et suave, tel près d'un fleuve d'Asie
Naît un lys; le désert voit tout ce corps lacté,
Sans tache et déjà fier de sa virginité,
Car sur le sein de neige à peine éclos se pose
Le reflet indécis de l'églantine rose.

O corps de vierge enfant! temple idéal, dont rien
Ne trouble en ses accords le rhythme aérien!

L'atmosphère s'éclaire autour du jeune torse
De la Naïade, et, comme un dieu sous une écorce,
Tandis que sa poitrine et son ventre poli
Reflètent un rayon par la vie embelli,
Une âme se trahit sous cette chair divine.
La prunelle, où l'abîme étoilé se devine,
Prend des lueurs de ciel et de myosotis ;
Ses cheveux vaporeux que baisera Thétis
Étonnent le zéphir ailé par leur finesse ;
Elle est rêve, candeur, innocence, jeunesse ;
Sa bouche, fleur encor, laisse voir en s'ouvrant
Des perles ; son oreille a l'éclat transparent
Et les tendres couleurs des coquilles marines,
Et la lumière teint de rose ses narines.
La nature s'éprend de ce matin vermeil
De la vie, aux clartés d'aurore. Le soleil
Du printemps, qui de loin dans sa grotte l'admire,
Met un éclair de nacre en son vague sourire.

La vierge, la Naïade argentine est debout
Contre le roc ; pensive, amoureuse de tout,
Et son bras droit soulève au-dessus de sa tête
L'urne d'argile, chère au luth d'or du poëte,
Qui dans ses vers, où gronde un bruit mélodieux,
Décrit fidèlement les attributs des dieux

Son corps éthéréen se déroule avec grâce
Courbé sur une hanche, et dessine sa trace
Dans l'air, comme un oiseau qui va prendre son vol.
Seul, un de ses pieds blancs pose en plein sur le sol.
Le vase dont ses doigts ont dû pétrir l'ébauche
S'appuie à son épaule, ô charme! et sa main gauche
Supporte le goulot, d'où tombe un flot d'argent.
Les perles en fusée et le cristal changeant
Ruissellent, et déjà leur écume s'efface
Dans l'ombre du bassin luisant, dont la surface
Répète dans son clair miroir de flots tremblants
Les jambes de l'enfant naïve et ses pieds blancs.

Oh! parmi les lotus ouverts et les narcisses,
Où vont tes pieds glacés, Source aux fraîches délices?
Où tes flots, à présent dans la mousse tapis,
Baigneront-ils au loin des champs mouvants d'épis?
Où verras-tu frémir aussi dans tes opales
Les pins au noir feuillage et les oliviers pâles?
T'enfuis-tu dans la nuit vers le vallon désert,
Vers le sentier rougeâtre où croît l'euphorbe vert,
Où l'on voit se flétrir sous les pieds des bacchantes
La violette aux yeux mourants et les acanthes?
Où vas-tu, bleue et froide en tes sombres chemins,
Clarté? Chercheras-tu les buissons de jasmins

Et les grandes cités bruyantes de la Grèce,
Que parent les héros issus d'une déesse,
Les tueurs de lions, qui sur leur large flanc
Tourmentent de la main des glaives teints de sang?

O Source, dans les champs de la fertile Épire,
L'Achéron se courrouce et l'Aréthon soupire;
Le Pénée, aux baisers des nymphes échappé,
Court, ivre de désir, vers le riant Tempé;
L'Étolie a des bois odorants où circule
L'Achéloüs meurtri par le divin Hercule;
Près du doux Ilissus qui reflète le ciel,
Sur les coteaux penchants l'abeille fait son miel,
Et le Strymon, qui pousse une plainte étouffée,
Roule avec des sanglots un dernier chant d'Orphée.
Tous ces fleuves sont beaux, et dans leur libre essor
Apportent à la mer des ruisseaux brodés d'or :
Un chœur dansant bondit sur les bords du Céphise;
L'harmonieux Pénée a vu Daphné surprise
Se changer en laurier verdoyant sur ses bords;
Le Sperchius entend mourir le bruit des cors;
Le long de l'Axius passent des hécatombes,
Et le doux Thyamis a des vols de colombes
Qui vont en secouant leurs ailes vers les cieux.
Tous ces fleuves d'azur au cours délicieux

Ont de leurs noms vivants charmé la grande lyre,
O Source enfant, mais nul d'entre eux n'a ton sourire!

Oh! je te reconnais, Source enfant, tu seras
Le limpide Eurotas, où, levant leurs beaux bras,
Les guerrières de Sparte aux âmes ingénues
Dans la nappe d'argent se baignent toutes nues;
L'Eurotas, tout glacé de suaves pâleurs,
Où croît le laurier-rose au front chargé de fleurs!
C'est dans ton flot riant, à l'ombre de la vigne,
Que Léda frémira sous le baiser du cygne,
Pâle d'horreur, serrant les ailes de l'oiseau
Sur sa poitrine folle où l'ombre d'un roseau
Se joue, et sur le lit de fleurs que l'onde arrose
Mordant un col de neige avec sa lèvre rose!
Le fleuve ému la berce en un riant bassin,
Et des soupirs brûlants s'échappent de son sein
Mollement caressé par les eaux fugitives.
Ah! toujours l'Eurotas gardera sur ses rives,
Que les enchantements choisissent pour séjour,
L'écho tumultueux de ses grands cris d'amour,
O Source! et c'est aussi près de ton onde claire
Qu'Hélène aux cheveux d'or, tremblante de colère,
Passera, saluant d'un rire méprisant
Le palais délaissé de Tyndare, et baisant

De sa lèvre enfantine encore inapaisée
Les noirs cheveux touffus de son amant Thésée.

La petite Naïade est pensive. Elle rit.
Devant ses pieds d'ivoire un narcisse fleurit.
Oiseaux, ne chantez pas; taisez-vous, brises folles,
Car elle est votre joie, ailes, brises, corolles,
Verdures! Le désert, épris de ses yeux bleus,
Écoute murmurer dans le roc sourcilleux
Son flot que frange à peine une légère écume.
L'aigle laisse tomber à ses pieds une plume
En ouvrant dans l'éther son vol démesuré;
L'alouette vient boire au bassin azuré
Dont son aile timide agite la surface.
Quand la pourpre céleste à l'horizon s'efface,
Les étoiles des nuits silencieusement
Admirent dans le ciel son visage charmant
Qui rêve, et la montagne auguste est son aïeule.
Oh! ne la troublez pas! La solitude seule
Et le silence ami par son souffle adouci
Ont le droit de savoir pourquoi sourit ainsi
Blanche, oh! si blanche, avec ses rougeurs d'églantine,
Debout contre le roc, la Naïade argentine!

Avril 1861.

A MA MÈRE

O ma mère et ma nourrice!
Toi dont l'âme protectrice
Me fit des jours composés
Avec un bonheur si rare,
Et qui ne me fus avare
Ni de lait ni de baisers!

Je t'adore, sois bénie.
Tu berças dans l'harmonie
Mon esprit aventureux,
Et loin du railleur frivole
Mon Ode aux astres s'envole :
Sois fière, je suis heureux.

J'ai vaincu l'ombre et le doute.
Qu'importe si l'on écoute
Avec dédain trop souvent
Ma voix par les pleurs voilée,
Quand sur ma lyre étoilée
Tu te penches en rêvant !

Va, je verrai sans envie
Que le destin de ma vie
N'ait pas pu se marier
Aux fortunes éclatantes,
Pourvu que tu te contentes
D'un petit brin de laurier.

16 février 1858.

AU LAURIER DE LA TURBIE.

Toi qui jusques au ciel montes, colosse droit,
Et qui poses tes pieds dans le roc dur et froid,
O symbole ! géant ! bel arbre aux feuilles lisses !
Laurier, ma lâche envie et mes saintes délices !
Fantôme que Pindare ému reconnaîtrait !
Compagnon de la Lyre idéale ! Portrait
De tout ce que j'adore et de tout ce qui m'aime !
Arbre mélodieux, grand comme Phébus même !
Sombre feuillage, hélas ! mon immortel affront !
Jamais ton noir rameau ne couvrira mon front ;
Ami, c'est comme un vain passant que tu m'accueilles ;
A peine si dans l'ombre une seule des feuilles

Que l'âpre vent du soir t'arrache avec effroi,
Brille, chimère folle, et glisse autour de moi.

Et pourtant, Laurier vert, gloire de la campagne,
Je n'ai souhaité, moi, ni la douce compagne
Dont les regards nous font un ciel dans la maison,
Ni les petits enfants à la blonde toison,
Ni la richesse aux doigts parfumés d'ambroisie,
Et tout ce dont l'esprit jaloux se rassasie,
Ni le repos, si cher à des bohémiens;
Et ces enchantements sans nombre, et tous ces biens
Que notre solitude avidement réclame,
Arbre mouvant! Laurier! tu le sais, moi dont l'âme
Bondissait jusqu'aux cieux d'un vol démesuré,
Je n'en ai rien connu, je n'ai rien désiré!

J'ai vécu seul, penché sur le monde physique,
Toujours étudiant le grand art, la Musique,
Dans le cri de la pourpre et dans le chant des fleurs
Où dort la symphonie immense des couleurs,
Dans les flots que la mer jette de ses amphores,
Dans le balancement des étoiles sonores,
Dans l'orgue des grands bois éperdus sous le vent!
J'ai mis tout mon orgueil à devenir savant,

Pâle et muet, j'entends le murmure des roses :
Et de tous les trésors et de toutes les choses
Qui plantent dans nos cœurs un regret meurtrier,
Tu le sais bien, je n'ai voulu que toi, Laurier!

Nice, février 1860.

CHIO

Chio, l'île joyeuse, est pleine de sanglots.
Au fond d'une demeure où l'on entend les flots,
La jeune fille morte, ô père misérable!
Dans ses longs cheveux blonds dort sur un lit d'érable
Ses yeux de violette, hélas! quand le jour luit,
Contiennent à présent la formidable nuit.
O dieux ! c'est le moment où fleurit la pervenche !
Le père avec horreur tordant sa barbe blanche,
S'en est allé gémir sur le bord de la mer.
Dans l'abîme grondant il verse un fleuve amer,
Et marche, déchiré par sa douleur sans bornes

La jeune fille dort. Trois divinités mornes,
Leurs beaux voiles épars et leurs cheveux flottants,
Sont là debout, tressant les roses du printemps
Près de la morte en fleur qu'elles avaient vu naître.

Et se plaignent. Soudain, un disciple du maître
S'avance et, les voyant, leur dit : « Que faites-vous
Auprès du lit où s'est penché ce front si doux,
O déesses, (car tout en vous fait qu'on devine
L'immortelle splendeur d'une race divine,)
Puisque les dieux, exempts du mal et du remords,
Ne sauraient sans souillure être en face des morts,
Eux dont la Joie immense et pure suit les traces? »

Il dit. Mais Aglaïa, la plus jeune des Grâces,
Se tourna vers ses sœurs pâles, et faisant voir
Au disciple ébloui dans la pourpre du soir
Leurs visages mouillés d'une rosée amère,
Murmura : « Nous pleurons sur la fille d'Homère. »

Février 1864.

A GEORGES ROCHEGROSSE

Enfant dont la lèvre rit
Et, gracieuse, fleurit
Comme une corolle éclose,
Et qui sur ta joue en fleurs
Portes encor les couleurs
Du soleil et de la rose !

Pendant ces jours filés d'or
Où tu ressembles encor
A toutes les choses belles,
Le vieux poëte bénit
Ton enfance, et le doux nid
Où ton âme ouvre ses ailes.

Hélas! bientôt, petit roi,
Tu seras grand! souviens-toi
De notre splendeur première.
Dis tout haut les divins noms :
Souviens-toi que nous venons
Du ciel et de la lumière.

Je te souhaite, non pas
De tout fouler sous tes pas
Avec un orgueil barbare,
Non pas d'être un de ces fous
Qui sur l'or ou les gros sous
Fondent leur richesse avare,

Mais de regarder les cieux!
Qu'au livre silencieux
Ta prunelle sache lire,
Et que, docile aux chansons,
Ton oreille s'ouvre aux sons
Mystérieux de la lyre!

Enfant bercé dans les bras
De ta mère, tu sauras
Qu'ici-bas il faut qu'on vive
Sur une terre d'exil

Où je ne sais quel plomb vil
Retient notre âme captive.

Sous cet horizon troublé,
Ah! malheur à l'Exilé
Dont la mémoire flétrie
Ne peut plus se rappeler,
Et qui n'y sait plus parler
La langue de la patrie!

Mais le ciel, dans notre ennui,
N'est pas perdu pour celui
Qui le veut et le devine,
Et qui, malgré tous nos maux,
Balbutie encor les mots
Dont l'origine est divine.

Emplis ton esprit d'azur!
Garde-le sévère et pur,
Et que ton cœur, toujours digne
De n'être pas reproché,
Ne soit jamais plus taché
Que le plumage d'un cygne!

Souviens-toi du paradis,
Cher cœur! et je te le dis
Au moment où nulle fange
Terrestre ne te corrompt,
Pendant que ton petit front
Est encor celui d'un ange.

Septembre 1865.

LE BERGER

Tandis qu'autour de nous la nature se dore
Ivre de fleurs, d'amour et de clartés d'aurore,
Et que tout s'embellit de rayons souriants,
Les chercheurs, les penseurs, les esprits, les voyants,
Les sages, dont la main croit à ce qu'elle touche,
Tiennent dans leur compas l'immensité farouche,
Et disent : « Ce berger, que vous appelez Dieu,
N'existe pas. La-haut, dans les plaines de feu,
Les blancs troupeaux, suivant la trace coutumière,
Sans nul guide, au hasard, marchent dans la lumière
Et, sans que jamais rien ne gêne leur essor,
Rentrent, quand ils sont las, dans leurs cavernes d'or. »

Puis dans leur noir réduit, plein d'ombre et de fumée,
Les orgueilleux savants, dont l'oreille est fermée,

Murmurent, en montrant d'en bas les vastes cieux :
« Là tout est vide, car tout est silencieux »

Cependant, pour bercer l'infini qui respire,
Le doux Berger pensif touche sa grande lyre ;
Il conduit par ses chants tous les monstres vermeils,
Les Constellations, les Hydres, les Soleils,
Et, sans souci du vil chasseur qui tend des toiles,
Fait marcher devant lui ses grands troupeaux d'étoiles.

Mars 1864.

LA FLEUR DE SANG

Enfant encore, à l'âge où sur nos fronts éclate
La beauté radieuse, un jour dans la forêt
Je vis un dieu vêtu d'une robe écarlate.

Secouant ses cheveux que le soleil dorait,
Il me cria : « Veux-tu m'adorer, vil esclave? »
Et je sentis déjà que mon cœur l'adorait.

Ses flèches, que tourmente une main forte et brave,
S'agitaient sous ses doigts ; le lourd carquois d'airain
Tremblait de son courroux et rendait un son grave.

Implacable, attachant sur moi son œil serein,
Il me cria : « Veux-tu baiser, de cette bouche
Tout en fleur, ma chaussure et mon pied souverain?

Je suis le dieu sanglant, je suis le dieu farouche,
L'âpre ennemi, le fier chasseur ailé, vainqueur
Des monstres, le cruel archer que rien ne touche;

Je suis l'Amour; veux-tu me servir, faible cœur?
Je te ferai sentir la griffe des Chimères
Et je te verserai ma funeste liqueur.

Je prendrai les meilleurs des instants éphémères
Que doit durer ici ton corps matériel,
Et tu fuiras en vain les angoisses amères.

J'éteindrai tes beaux yeux qui reflètent le ciel,
Je flétrirai ta joue, et dans mes noirs calices
Tu trouveras un vin plus amer que du fiel.

Savoure sans repos mes atroces délices!
Car tu n'espères pas, tant que durent tes jours,
Épuiser ma colère et lasser mes supplices.

Mes serpents font leurs nœuds dans l'abîme où tu cours,
Et pour manger ton foie au pied d'un roc infâme,
Ne vois-tu pas venir des milliers de vautours?

Quand je t'aurai rendu plus lâche qu'une femme,
Ton martyre hideux ne sera pas fini ;
Tu te consumeras sans éclair et sans flamme.

Toi que j'aurai cent fois quitté, cent fois banni,
Mordu par l'aiguillon de ta vieille habitude,
Tu me suivras encor, par ma froideur puni !

Tu vivras dans la haine et dans l'inquiétude
Jusqu'au jour où, brisé, tu connaîtras l'horreur
De la vieillesse affreuse et de la solitude. »

Ainsi le jeune dieu parlait, et sa fureur
Était comme les flots amers qu'un gouffre emporte,
Et moi je pâlissais de rage et de terreur.

Je tressaillais, sentant mon âme à demi morte,
Comme sous le couteau du boucher la brebis,
Quand le chasseur Amour me parla de la sorte.

Et pourtant j'admirais sa beauté, ses habits
De pourpre, que le vent harmonieux soulève,
Et surtout, ô mon cœur, ses lèvres de rubis,

Larges roses de feu, comme on en voit en rêve,
Et dont le fier carmin, d'un sourire enchanté,
Ressemble à du sang frais sur le tranchant d'un glaive.

J'égarais mes regards sur son col indompté,
Neige pure, et tandis qu'il m'insultait encore,
Fou de honte, éperdu sous l'âcre volupté,

J'ai crié : « Dieu farouche et sanglant, je t'adore. »

Mars 1857.

HERMAPHRODITE

Dans les chemins foulés par la chasse maudite,
Un doux gazon fleuri caresse Hermaphrodite.
Tandis que, ralliant les meutes de la voix,
Artémis court auprès de ses guerrières, vois
Le bel Être est assis auprès d'une fontaine.

Il tressaille à demi dans sa pose incertaine,
En écoutant au loin mourir le son du cor
D'ivoire. Quand le bruit cesse, il écoute encor.
Il songe tristement aux nymphes et soupire,
Et, retenant un cri qui sur sa lèvre expire,
Se penche vers la source où dans un clair bassin
Son torse de jeune homme héroïque, et son sein
De vierge pâlissante au flot pur se reflète,
Et des pleurs font briller ses yeux de violette.

LE CHER FANTOME

O larmes de mon cœur, lorsque la bien-aimée
Fut morte, et que sa tombe, hélas! fut refermée,
Quand tout fut bien fini, quand je demeurai seul,
Ayant vu cette enfant cousue en son linceul,
Oh! je ne pleurai pas son âme, non, sans doute!
Car tout me disait bien que l'âme prend sa route
Vers les déserts du ciel éthéré; qu'étant dieu,
Elle s'élancera vers les astres de feu
Comme un puissant oiseau, pour se plonger, ravie,
Dans les ruissellements de joie et dans la Vie.
Mais je pleurais sa forme adorable, son corps
Où la grâce divine avait mis ses accords,

Et dans son effrayante et chaste et fière allure
Cet or en fusion qui fut sa chevelure !

Quoi ! disais-je, cet or, ces roses, ces blancheurs,
Cette chair, où couraient les plus douces fraîcheurs,
Ces noirs sourcils, les cils que la brise querelle,
Sa prunelle où la flamme était surnaturelle,
Son bras pur, ces lueurs fauves qui m'enivraient,
Ces pourpres, ces rougeurs, ces lèvres qui s'ouvraient
Voluptueusement ainsi que des corolles,
Tout cela n'est plus rien désormais ; ses paroles
Ne dérouleront plus des notes de cristal !
O douleurs, ô ruine, ô délire fatal !
Quoi ! ce chef-d'œuvre entier de formes et de lignes,
Son jeune sein, plus blanc que la plume des cygnes,
Et ce vague frisson de rose d'Orient
Où la lumière passe et joue en souriant,
Ces dents où la caresse aimante se mutine,
Cet ensemble de grâce et de force enfantine,
Ce beau type idéal sur la terre jeté
Dans sa perfection et son étrangeté,
Va s'endormir sous l'herbe et, dépouille flétrie,
Cet objet merveilleux de mon idolâtrie
Dans la nuit du tombeau, dans l'immuable hiver,
Lambeau meurtri, pâture effroyable du ver,

Sentira donc sur lui ces bouches assassines
Dans la terre gluante où passent des racines !
Puis sa chair, ses os même en cendre s'en iront ;
L'arbre insensible et dur poussera dans son front,
Et les buissons, les fleurs, l'herbe du cimetière,
Nourris d'elle à jamais, la boiront tout entière !
Elle fera grandir les rameaux chevelus,
Et de tant de trésors il ne restera plus
Que le lys meurtrier et la rose sanglante !

C'est ainsi qu'en ma tête en feu, de pleurs brûlante
Je roulais ma misère et mon affreux souci.
Moi, le fougueux athlète à la lutte endurci,
Je sentais mon courage, archer vainqueur de l'ombre,
Fuir étonné devant l'horreur de la nuit sombre,
Comme aussi ma vertu, ce cavalier géant,
Frissonner sur le gouffre immense du néant.
Pâle, éperdu, pensif, pris dans un noir délire,
Je n'osais même plus toucher la grande lyre.
Pendant plus de trois ans privé de ma raison,
Et revoyant toujours le verre de poison
Dans sa petite main tremblante, avec délice
Je pleurai cette enfant qui fut mon Eurydice,
Et, comme un naufragé qui sous le gouffre vert,
Évanoui, rigide et par les eaux couvert,

Ne sentant même plus le froid qui le dévore
Ni le ruissellement glacé, gémit encore
Parmi l'obscurité murmurante des flots,
Même dans mon sommeil je poussais des sanglots.

Mais une nuit, au sein des sinistres féeries,
Tandis que je dormais sous le fouet des furies,
Et que dans le cruel silence mes tourments
S'exhalaient par des pleurs et des gémissements,
Je la revis, c'était bien elle! dans un rêve.
Oh! si belle toujours! Sa chevelure d'Ève,
Comme une vapeur d'or, voltigeait à l'entour
De son front; son visage étincelait d'amour,
Et mes regards, fermés pour les choses profanes,
Voyaient le sang courir dans ses bras diaphanes!
Lumineuse, traînant un long vêtement bleu,
Contre la cheminée où brûlait un grand feu
Elle appuya sa main d'opale radieuse,
Et toute son allure était mélodieuse!

L'ardent rayonnement que projette l'esprit
La faisait resplendir tout entière; elle ouvrit
Sa bouche dont la ligne eût ravi Praxitèle
Et parla : « Cher, ô cher exilé, disait-elle
En laissant résonner le cristal de sa voix,

Ne pleure plus! Je vis telle que tu me vois,
Fraîche comme le lys et la rose trémière.
Mes cheveux fulgurants, effluves de lumière,
Vivent ; et ces couleurs, ces formes, ces contours
Que tu nommais jadis mon corps, vivent toujours,
Mais beaux, mais rajeunis par une apothéose,
Et ma lèvre d'enfant sourit, sanglante et rose!
L'âme silencieuse et le corps sont tous deux
Immortels sans retour, et ce serpent hideux
Qui mord, en se tordant, le talon de ses maîtres,
La Mort, ne détruit pas les figures des êtres.
Ce qui meurt ici-bas naît dans l'infini bleu.

Écoute bien ceci : Quand le pouce de Dieu
S'est imprimé, rêveur, sur une face humaine,
L'empreinte vit, malgré la mort, malgré la haine,
Malgré la sombre nuit, d'où l'esclave aux beaux yeux
Une seconde fois s'élance radieux.

Oui, sans doute, la Mort, l'être affreux que tu nommes
La Mort, mange et détruit l'enveloppe des hommes ;
Elle plante sa dent cruelle dans nos chairs,
Et, pour le désespoir de ceux qui nous sont chers,
Avec les ossements d'où veut sortir un ange
Elle fait de la cendre inerte et de la fange ;

Mais, quand son noir travail est fini, quand sa main
A pendant bien des jours torturé l'être humain
Et qu'elle a transformé ce chef-d'œuvre en poussière,
Alors, du limon vil, de la cendre grossière,
Où tout s'arrêterait pour le stoïcien,
Renaît un corps nouveau, tout pareil à l'ancien,
Effrayant comme lui pour la Mort altérée,
Mais fait d'une substance encor plus éthérée.

Dans ses veines, après le formidable exil
De la terre, circule un sang vif et subtil;
Sa lèvre, qu'un rayon touche, se rassasie
D'air immatériel saturé d'ambroisie;
Son esprit est lumière, et ses sens plus parfaits
Pénètrent d'un seul coup la cause et les effets.
Mais ce qui fut d'abord sa beauté sur la terre
Survit dans son aspect divin que rien n'altère,
Et, lorsqu'il est permis à l'homme sans remords
De les voir dans un rêve, il reconnaît les morts.
Oui, regarde-moi bien, je vis, blanche, enflammée,
Pure, mais telle enfin que tu m'as tant aimée,
Superbe comme Hélène à la clarté du jour.

Et quand, né de la fange et de l'ombre, à ton tour
Tu te verras surgir éperdu vers l'aurore,

N'emportant d'ici-bas que ta lyre sonore,
Nos chers liens d'amour ne seront pas brisés,
Et tu retrouveras mon front sous tes baisers.

Seulement, désormais, les ombres sépulcrales
Ont fui mes yeux emplis de lueurs sidérales;
Mon pied, qui de l'espace ouvert n'est plus banni,
Bondit d'un vol charmant dans le libre infini;
Mes sens plus compliqués et qui percent les voiles
Perçoivent dans l'éther le parfum des étoiles
Et voient distinctement les formes de l'azur.
La musique des cieux, le chant jadis obscur
Des sphères, dans son rhythme arrive à mon oreille;
Les constellations de la voûte vermeille
Pendent à ma portée, et je touche à leurs nœuds
Épars, et dénouant mes cheveux lumineux
Au vent du ciel baigné dans le concert des astres,
Je l'écoute, appuyée au pied des bleus pilastres,
Tandis que tout un chœur au vol démesuré
Accourt au flamboiement de mon vol azuré.

Vois-les, ces cheveux d'or où le rayon se pose,
Ce front, ces bras de neige et ce talon de rose,
Et cette bouche folle heureuse de fleurir,
Ne pleure plus jamais ce qui ne peut mourir.

Et que ta voix parmi les hommes se déploie
Dans un immense chant lyrique, ivre de joie. »
Vision, vision ! toujours tu brilleras
Devant ma face, avec la neige de ses bras,
Et je suivrai toujours dans une ombre sacrée
Sa chevelure d'or par des flammes dorée.
C'est pourquoi je serai joyeux, comme un sculpteur
Dont l'âme virginale et dont l'œil contempteur
Ne veut pas une tache à la blancheur des marbres ;
Près de la source froide, ange, et sous les grands arbres,
Dans un chant triomphal qui se rit du tombeau,
Je redirai la gloire immortelle du Beau.
Tout brûlant du baiser céleste d'Eurydice,
Je chanterai l'Amour, la Clarté, la Justice,
Et les hommes pensifs s'éblouiront de voir
Mes regards de héros, fixés sur le Devoir,
Mépriser tous les vils intérêts de la terre,
Cependant que mon Ode ouvre, fleur solitaire,
Son calice de pourpre ardente épanoui,
Et que je sentirai, dans un rêve inouï,
Cet ange glorieux, vainqueur des épouvantes,
Secouer sur mon front des étoiles vivantes.

Juin 1860.

LA BELLE AUDE

En arrivant dans sa ville aux cent tours,
Charles s'écrie : « Ah! cœurs pleins d'artifice !
Ah ! mécréants! pourvoyeurs de vautours!
Il faut enfin qu'on vous anéantisse.
Que tous les pairs de ma cour de justice
Viennent, dit-il, me trouver sans délais :
Je veux qu'on parte et qu'on les avertisse. »
Mais en passant le seuil de son palais,

Sous un habit d'argent où l'émeraude
Jette ses feux près du rubis sanglant,
Il voit venir près de lui la belle Aude
Aux fins cheveux d'or pâle et ruisselant.
« Sire, dit-elle, et, tout en lui parlant,
Elle attachait sur lui ses yeux de flamme,
Où donc est-il votre neveu Roland,
Qui m'a juré de me prendre pour femme? »

A ce discours le puissant Empereur,
Le vieux lion couronné, le grand chêne,
Baisse la tête et frémit de terreur.
De larges pleurs brûlants, des pleurs de haine,
Tombent à flots dans sa barbe hautaine :
« Hélas! dit-il, ce faiseur de travaux,
Cet artisan d'exploits, mon capitaine,
Le bon Roland, est mort à Roncevaux.

Mais, ô ma sœur! amie au col de cygne,
Je te promets un époux, fils d'aïeux
Fiers de lignage et de valeur insigne
Pour te servir à la face des cieux.
Il séchera les larmes de tes yeux
Qui pleureraient toujours de chers fantômes.
C'est mon Louis, je ne puis dire mieux :
Il est mon fils, il aura mes royaumes. »

Aude sourit. Vite, un rayon charmant
Fleurit sa lèvre austère que l'on vante :
« Je le vois bien, dit-elle doucement
A l'Empereur tout glacé d'épouvante,
Vous vouliez donc railler votre servante !
Vous m'avez dit ces choses-là par jeu !

Que, Roland mort, Aude reste vivante!
Cela ne plaise à notre seigneur Dieu! »

Elle pâlit. Comme dans la campagne
Se brise un lys, la jeune fille ainsi
Se laisse choir aux pieds de Charlemagne,
Le cœur brisé par un si grand souci
Sa lèvre est blême et son cœur est transi,
Là voilà morte et froide et son front penche
Morte au toujours! Dieu lui fasse merci
Et dans les cieux prenne son âme blanche!

L'Empereur tremble, en proie au noir remord.
Il ne la croit que pâmée; il la frôle;
Il la soulève en tremblant, lui si fort!
La tête, hélas! retombe sur l'épaule.
Va, c'en est fait, ô perle de la Gaule!
Ses longs cheveux, tandis qu'elle s'endort,
Tombent pareils à des branches de saule:
C'est bien le doigt farouche de la mort.

Charles, pensif, navré dans ses tristesses,
Ayant connu cette vaillante amour,
Au même instant mande quatre comtesses

Qu'il fit venir en grand deuil à sa cour
Pour veiller Aude aux bras blancs nuit et jour.
Et puis elle eut sa place aux pieds des Anges,
Dans un moutier de nonnains, doux séjour
Où de Marie on chante les louanges.

Sa blanche tombe est sous un noir buisson
Où l'aubépine étend ses longues branches.
Le rossignol en suave chanson
Y vient la nuit jeter ses notes franches ;
La violette et les sombres pervenches
Semblent gémir sur un trépas si beau,
Et l'on verra des roses toutes blanches
Pendant mille ans fleurir sur son tombeau.

Car elle est morte, aimable entre les vierges !
Et Ganelon attend son jugement,
Vil, enchaîné, meurtri, fouetté de verges.
Mais Aude morte égale son amant.
Dans le sépulcre elle dort fièrement,
Et Charles pleure encor cette pucelle
Qui fut sans tache ainsi qu'un diamant,
Et brave cœur et gente demoiselle.

Nice, janvier 1860.

ROUVIÈRE

Rouvière ! Il fut de ceux que l'Art prend pour victimes.
Il fut de ceux qu'on voit se plonger dans la nuit
Où le poëte parle avec des mots sublimes
Mêlant aux ouragans leurs sanglots et leur bruit.

Ces artistes, ces rois, ces lutteurs qui, sans règles,
S'offrant à la tempête et cherchant ses baisers,
Gravissaient la montagne où fuit le vol des aigles,
En reviennent un jour pâles, muets, brisés.

Ils reviennent muets d'épouvante, et la foule,
Indifférente, hélas ! qui ne devine rien,
En voyant la sueur qui sur leurs tempes coule,
Murmure : « Qu'a-t-il donc, notre comédien ?

Qu'a-t-il donc? souffre-t-il de ces chimères vaines? »
O bon public, parfois tendre et parfois moqueur!
Il a qu'il sent le froid aigu mordre ses veines,
Parce qu'il t'a donné tout le sang de son cœur.

Oui, c'est étrange. Il est des acteurs qui succombent,
Jouet de leur amour et de leur passion,
Et que le drame étreint dans sa serre, et qui tombent
Flagellés par le vent de l'Inspiration.

Nous en avons connu : Dorval échevelée
Et Frédérick versant les larmes de Ruy-Blas,
Malibran qui tenait sa lyre désolée,
Rachel mourante et blanche, et lui, Rouvière, hélas!

Et lui, car il n'est pas d'audaces impunies!
Lui qui subit l'horreur de son destin fatal,
Parce qu'il s'enivrait au festin des génies
De ce vin enflammé qu'on nomme l'Idéal.

Shakspeare l'emportait dans la forêt hantée
Que son puissant esprit peuple d'illusions,
Et l'artiste, vaincu par ce grand Prométhée,
Revenait devant nous en proie aux visions.

Hamlet, ô jeune Hamlet, sombre amant d'Ophélie !
Pauvre cœur éperdu, que cette morte en fleur
Emporte dans la nuit de sa douce folie,
Non, ce n'est pas en vain qu'on touche à ta douleur.

Tu prononces des mots trop divins pour nos lèvres !
On a le front pensif et le regard flétri
Dès que l'on a connu tes douloureuses fièvres,
Et pour toute la vie on en reste meurtri.

Oh! que Rouvière aima ce tragique poëme
Dont on meurt, et combien c'était un noble jeu,
Quand le peuple naïf, qui l'admire et qui l'aime,
Le voyait se débattre, effaré, sous le dieu!

Il l'aimait aussi, lui, ce peuple dont la bouche
Hait les vins frelatés que nous lui mélangeons,
Et, traînant devant lui le chef-d'œuvre farouche,
Il lui disait : « Voilà Shakspeare. Partageons. »

O fiers combats où l'homme est vaincu par le rêve!
O lutte formidable avec le grand aïeul,
Où l'artiste, à la fin, las d'un effort sans trêve,
Succombe! Il est malade, il est pauvre, il est seul.

Seul! Non. Lorsque Rouvière en cette angoisse amère
Tombait, sa sœur aux traits désolés et flétris
Le consolait avec la douceur d'une mère,
En attachant sur lui ses yeux, déjà taris !

La pauvre créature essayait de sourire,
Oh! quand je la revois ainsi, mon cœur se fend!
Et plus que lui malade et plus que lui martyre,
L'endormait dans ses bras comme un petit enfant.

Ah ! du moins, que mon Ode (ô siècle misérable!)
Les bénisse tous deux, le lutteur abattu,
L'artiste magnanime et sa sœur adorable,
Et garde une louange à leur mâle vertu!

Bénis soient-ils! bénis soient ceux que sacrifie
L'imbécile faveur du vulgaire odieux,
Et qui pensent, et dont la bouche glorifie
Les poëtes sacrés et la race des dieux.

Car s'ils n'ont pas suivi la trace coutumière,
Si les chemins battus ont ignoré leurs pas,
Ils laissent après eux des traces de lumière,
Et leur nom est de ceux qui ne périssent pas.

Bénissons-les surtout d'être exilés au monde,
Bénissons-les d'avoir vécu pauvres et nus,
Austères, enfermés dans une foi profonde,
Pleins d'amour pour le temps qui les a méconnus!

Car, dans l'éternité qui leur garde ses fêtes,
La pauvreté, les pleurs, l'injustice, l'affront,
La haine, sont les purs rayons dont seront faites
Les vivantes clartés qu'ils auront sur le front!

Mars 1866.

L'AVEUGLE

Un cavalier disait à Milton : « Je vous plains !
Car vos yeux, de colère et d'espérance pleins,
Qui déchiraient la voûte où le soleil gravite,
S'égarent, fous d'horreur, dans la nuit sans limite.
Comme un aigle banni du mont aérien
Dans un sombre cachot, vous ne voyez plus rien
Sur cette terre aux feux du ciel irradiée ;
Ni le couchant avec sa pourpre incendiée,
Ni le terrible azur et la blancheur des lys !

Il est vrai, dit Milton, que mes regards, jadis
Plus éclatants que ceux des poëtes célèbres,
Succombent maintenant sous d'épaisses ténèbres :
Mais c'est parce que Dieu, voyant mes ennemis
Jaloux de cette paix profonde où je frémis

Seulement d'allégresse en chantant ses louanges,
A pour me soutenir envoyé ses grands Anges.
Calmes, armés du glaive et répandant l'effroi,
Invisibles pour tous, ils volent devant moi
Épouvantant ma face et cachant mes prunelles,
Et cette nuit farouche est l'ombre de leurs ailes. »

Nice, mai 1860.

L'ATTRAIT DU GOUFFRE

Oh ! que me voulez-vous, lueurs vertigineuses ?
Divin silence, attrait du néant, laisse-moi !
Ainsi la mer, songeant par les nuits lumineuses,
Me faisait tressaillir de tendresse et d'effroi.

Ces yeux où les chansons des sirènes soupirent,
Océans éperdus, gouffres inapaisés,
Bleus firmaments où rien ne doit vivre, m'inspirent
La haine de la joie et l'oubli des baisers.

Les yeux pensifs, les yeux de cette charmeresse
Sont faits d'un pur aimant, dont le pouvoir fatal
Communique une chaste et merveilleuse ivresse
Et ce mal effréné, la soif de l'Idéal.

Ils ne s'abritent pas, solitudes sans voiles,
Sous des cils baignés d'or et sous de fiers sourcils ;
Ondes où vont mourir les flèches des étoiles,
Rien ne cache au regard leur mirage indécis.

Ce sont les lacs sans borne où s'égare mon âme ;
Leur azur éthéré, vaste et silencieux,
Saphir terrible et doux, sans lumière et sans flamme,
Vole sa transparence à d'ineffables cieux.

Je sais que ce désert plein de mélancolie
Engloutit mon courage en vain ressuscité,
Et que je ne peux pas, sans trouver la folie,
Chercher ta perle, Amour ! dans cette immensité.

L'éblouissement clair de ces froides prunelles
Où le féroce Ennui voudrait à son loisir
Savourer le poison des langueurs éternelles,
M'enchante et me ravit dans un vague désir.

Il n'est plus temps de fuir, laisse toute espérance !
Ils m'ont appris, ces flots aux cruelles pâleurs,
Les voluptés du calme et de l'indifférence,
Et l'extase a tari la source de mes pleurs.

L'abîme où, sans retour, mon rêve s'embarrasse,
Semble immobile ; mais je le sens tournoyer.
Comme une lèvre humide, il m'attire et m'embrasse,
Et ma lâche raison frémit de s'y noyer.

Eh bien, je poursuivrai mon destin misérable :
Par delà le fini, par delà le réel,
Je veux boire à longs traits cette angoisse adorable
Et souffrir les ennuis de ce bonheur mortel.

Bellevue, avril 1858.

LES FORGERONS

Rhythmé par le marteau sonore,
Le chant joyeux des forgerons
S'envole à grand bruit vers l'aurore,
Plus fier que la voix des clairons.

JEAN ET JACQUES.

La forge mugissante allume
Nos fronts par la bise mordus,
Et son reflet parmi la brume

Chasse les corbeaux éperdus.
De la Noël au jour de Pâques,
Nuit et jour, c'est comme un enfer.

JACQUES.

Mon frère Jean,

JEAN.

Mon frère Jacques,

JACQUES.

Soufflons le feu!

JEAN.

Battons le fer!

JACQUES.

Fer grossier que la cheminée
Couvre ici de son noir manteau,
Jusqu'à la fin de la journée
Tremble et gémis sous le marteau!

JEAN.

Pour subir ta métamorphose,
Tu vas sortir, obscur encor,
De la fournaise ardente et rose,
Au milieu d'une gerbe d'or !

JACQUES.

Puis tu seras l'âpre charrue !
Tu répandras sur les sillons
La moisson blonde, que salue
Le chœur ailé des papillons.

JEAN.

Tu seras le coursier de flamme,
Le coursier terrible et sans peur
Qui dans ses flancs emporte une âme
De charbon rouge et de vapeur.

JACQUES.

Tu seras la faux qui moissonne,
Tu courberas le seigle mûr,

Cette mer vivante où frissonne
L'écarlate et la fleur d'azur.

JEAN.

Lumière, d'ombre enveloppée,
Tu renaîtras au grand soleil ;
Tu seras le fer de l'épée
Qui se rougit de sang vermeil.

JACQUES.

Ton destin vil enfin s'élève !
Tu vas surgir dans la clarté,
Pour te mêler, charrue ou glaive,
A la mouvante humanité !

JEAN.

Tu frémiras pour la justice !

JACQUES.

Tu serviras à déchirer
Le sein de la terre nourrice.

JEAN.

Tu vas combattre

JACQUES.

Et labourer!

Octobre 1859.

A AUGUSTE BRIZEUX

Poëte, il est fini l'âpre temps des épreuves.
Quitte nos solitudes veuves,
Et dors, libre et pensif, bercé par tes grands fleuves !

Au milieu des brumes d'Arvor
Repose ! Ta chanson va retentir encor
Sur la lande où sont les fleurs d'or.

Heureux qui resta pur en ces âges profanes !
Longtemps les jeunes paysannes
Répéteront tes vers, de Tréguier jusqu'à Vannes !

Ton poëme, génie ailé,
Volera sur le Scorf et sur le doux Ellé,
Aux voix de leurs brises mêlé

9.

Oui, le repos est bon à l'homme qui travaille !
Calme au sortir de la bataille,
Dors, Celte aux cheveux blonds, honneur de la Cornouaille.

Je n'étais qu'un enfant joyeux
Lorsque tu vins, armé de l'arc mystérieux :
Alors je te suivis des yeux.

Et, tel que les héros à la belle chaussure,
Toi, tu lançais d'une main sûre
Les traits dont l'univers adore la blessure.

Savant artiste, comme moi
Tu chéris l'harmonie et son étroite loi :
Elle eut les trésors de ta foi.

O prodige inouï! magnifique mystère !
Malgré ses liens, l'Ode austère
S'envole, et ses pieds blancs ne touchent pas la terre.

Qu'un esprit saturé de fiel
Boive à sa coupe, où brûle un vin substantiel,
Elle l'emporte au fond du ciel.

En vain ses préjugés aiguillonnaient ses haines.
C'en est fait, il n'a plus de chaînes :
Tu le sais, fils béni de la mer et des chênes!

O Brizeux, nous pouvons mourir
Seuls, avant d'avoir vu les roses refleurir!
Mourons sans pousser un soupir.

Amoureux du vrai bien, notre lyre sonore
Saluait le feu qui colore
Au lointain rougissant la merveilleuse aurore.

Nous avons frappé le vautour
Qui se gorgeait de sang dans les cœurs pleins d'amour;
Nous avons crié : « C'est le jour! »

Eh bien, que le vulgaire en ses funèbres fêtes
Accoure aux grandeurs qu'il a faites!
Le bruit et la louange aiment les faux prophètes

Nous, contents d'avoir mérité
Qu'elle n'ait pas pour nous un regard irrité,
Suivons la sainte Vérité!

Quand se déchirera sur le temple d'ivoire
La nuée orageuse et noire,
Elle se chargera d'éclairer notre gloire ;

Et, beaux de la haine du Mal,
Elle nous donnera son reflet triomphal
Sur le seuil du ciel idéal !

Mais, hélas ! tant d'amis perdus à la même heure !
Permets une fois que je pleure,
Muse ! car le silence envahit ta demeure.

Ce prince parmi tes amants,
Le grand Heine périt au milieu des tourments,
Les mains pleines de diamants.

O déesse ! il tomba sous le laurier insigne.
Puis l'Ange implacable désigne
Musset pâle et sanglant, qui s'éteint comme un cygne.

O cher et sage paresseux !
Et tous deux pleins de jours ! Et voici qu'après eux
La tourmente emporte Brizeux !

Laisse-moi, laisse-moi le pleurer! la nature
Allait bien à cette âme pure
Qui rêve maintenant sous une dalle obscure!

Gémissez, fleuves qu'il chanta,
Terre dont la mamelle auguste l'allaita,
Izol, et toi riant Létâ!

Oiseaux, feuillages, mer à la voix de tonnerre,
Qui jettes un cri funéraire,
Enchantez son sommeil : il était votre frère!

Près de vous, au jour redouté,
Il se réveillera pour l'immortalité,
Brillant d'orgueil et de beauté.

Bellevue, juin 1858.

CELLE QUI CHANTAIT

Voix solitaire, o délaissée!
Victime tant de fois blessée,
Chère morte, dont l'âme eut faim
Et soif d'azur, ô Marceline,
Dors-tu, sous la froide colline?
As-tu trouvé le calme, enfin!

Quand, parmi ta lente agonie,
La douleur, qui fut ton génie,
T'arrachait de tremblants aveux,
Le souffle du maître farouche
En passant déliait ta bouche,
Et frissonnait dans tes cheveux.

Pâle, vouée à ta chimère,
Tes dents mordaient la cendre amère ;
T'en souvient-il, t'en souvient-il
A présent que tes yeux sans voiles
S'emplissent de flamme et d'étoiles?
Tu n'acceptais pas ton exil!

Tu t'écriais, inassouvie :
« Amour! je veux, dès cette vie,
Ton délire immatériel
Et tes voluptés immortelles :
Puisque l'âme a gardé ses ailes,
Il faut bien qu'on lui rende un ciel! »

Non! tout désir qui nous déchire
N'est qu'un avant-goût du martyre!
Non, l'univers déshérité,
Où toute vertu saigne et pleure,
Ne peut pas nous donner une heure,
Fût-ce au prix de l'éternité.

Qu'importe! marchons vers le rêve.
L'Ange a beau secouer son glaive
Sur le seuil que cherchent nos pas,
Rôdons aux portes entr'ouvertes!

Cherchons sur les cimes désertes
La rose qui n'y fleurit pas!

Allons-nous-en vers le mirage!
Écoutons à travers l'orage
La voix qui nous a désignés
Pour la félicité sereine,
Et que l'ombre à la fin nous prenne,
Vaincus, mais non pas résignés.

Vous le savez, brises fécondes,
Torrents qui roulez dans vos ondes
Une poussière d'astres clairs,
Cascades qui volez en poudre,
Sapins noirs brisés par la foudre,
Rochers mordus par les éclairs!

Vous le savez; et toi, nuit noire,
Tu le vois, ce n'est pas la gloire
Que suit le poëte aux beaux yeux.
Ce n'est pas pour elle, ô nature!
Qu'il verse à la race future
Un flot de chants mélodieux.

Ce n'est pas lui qu'on rassasie

Avec cette vaine ambroisie ;
Et, dédaigneux du laurier vert,
Au milieu de la multitude
Il garde la morne attitude
D'un sphinx regardant le désert.

Mais quand ses odes ingénues
Sur le front immense des nues
Devancent l'aigle et le vautour,
C'est qu'il dit à l'antre sonore
La brûlure qui le dévore,
Seulement altéré d'amour !

Octobre 1859.

AMÉDINE LUTHER

A MADAME ANNA LUTHER

Adieu, bras de neige, adieu, front de rose!
Adieu, lèvre hier déclose!

Amédine, hélas! notre cher trésor!
Blanche, douce, enfant encor!

Elle était rieuse, elle était vermeille,
Plus légère que l'abeille!

Ses cheveux tombaient en flots triomphants,
Blonds comme ceux des enfants,

Et resplendissaient, fiers de leur finesse,
Sur ce front pur de déesse.

Ils prenaient dans l'ombre, et comme par jeu,
Des ruissellements de feu,

Et l'air se jouait parmi la dorure
De cette noble parure.

O pâle ornement d'un front sidéral,
Vapeur d'un or idéal!

Nulle n'aura plus, nulle enfant au monde,
L'or sacré, la toison blonde

Qu'on voyait frémir autour de ton front!
Jamais ils ne renaîtront

Ces rayons riants qui dans les ravines
Jetaient des lueurs divines,

Lorsque tu courais, avec tes seize ans!
O mort farouche! O présents

Qu'ici-bas l'exil ne garde qu'une heure!
Muse, gémis! lyre, pleure!

N'est-ce pas hier qu'en sa voix passait
La tendresse de Musset,

Et qu'elle parut, foulant le théâtre
De son petit pied folâtre,

Si jeune, oh! si jeune, espoirs adorés!
Avec ses cheveux dorés

Et sa voix naïve, et sont front qui penche!
Sa petite robe blanche,

Hélas! je la vois encor. Nous disions :
« L'Ange des illusions,

C'est elle! Jamais lèvre plus choisie
Ne versa la poésie.

Celle-ci n'est pas jeune pour un jour!
Mais éclatante d'amour,

Pour jamais la grâce en fleur la décore
Comme le lys et l'aurore! »

Et déjà, déjà pauvre ange mortel,
Tu fuis dans l'horreur du ciel,

Dans l'immensité bleue aux sombres voiles
Où frissonnent les étoiles !

Le lys est brisé. C'est fini. Plus rien
Qu'un fantôme aérien

Dont les cheveux blonds aux mourantes flammes
Caressent encor nos âmes.

Mais, va, jeune Grâce aux yeux si touchants!
Tu renaîtras dans les chants

Des rimeurs plaintifs qui savent encore
Éveiller le luth sonore.

Ils diront comment tu fus notre sœur
Par l'enfantine douceur,

Et comment ta voix eut l'attrait magique
D'une suave musique.

Amédine ! Aux champs tout la saluait,
L'églantine et le bleuet !

Oh ! rien qu'en disant ce nom d'Amédine,
Je la revois, enfantine

Et riante ; l'air baisait son bras nu,
Son petit cœur ingénu

Dans la forêt verte, où rit la pervenche,
Soulevait sa robe blanche.

Elle était la joie, elle était l'orgueil
De sa mère, que le deuil

Entoure à présent de crêpes funèbres !
Ah ! coulez dans les ténèbres,

Pleurs désespérés, pleurs silencieux !
Quand les étoiles aux cieux

Scintilleront, moi, j'évoquerai celle
Dont le front pâle étincelle.

Elle reviendra, mais, comme jadis,
Jeune enfant pareille au lys,

Libre en sa Bretagne, errante et sans chaînes,
Attentive au bruit des chênes ;

Ou, comédienne aux riches habits,
Sous les éclairs des rubis

Et des robes d'or, semant sa parole
Pensive, ingénue et folle,

Et d'un pas léger grimpant le coteau
Du vieux parc cher à Watteau !

Et plus tard, tous ceux dont la Muse est reine,
A l'heure où la nuit sereine

Sur le front des fleurs met ses diamants,
Les rêveurs et les amants

Écoutant avec le souffle des brises
Pleurer mes strophes éprises,

Reverront son pur visage, arrosé,
Neige en fleur, d'un feu rosé.

Et toi, lueur vive aux reflets d'or pâle,
O toison, flamme idéale

Qui baignais de feu son col et ses bras,
A jamais tu brilleras,

Clair rayonnement, chevelure d'Ève,
Par mes vers ; car en mon rêve

Amédine vit, ange au front doré!
Oh! que de fois je croirai,

Cherchant ses regards qui versaient les charmes,
Les voir à travers mes larmes!

15 août 1861.

L'ÉNAMOURÉE

Ils se disent, ma colombe,
Que tu rêves, morte encore,
Sous la pierre d'une tombe :
Mais, pour l'âme qui t'adore,
Tu t'éveilles ranimée,
O pensive bien-aimée !

Par les blanches nuits d'étoiles,
Dans la brise qui murmure,
Je caresse tes longs voiles,
Ta mouvante chevelure,
Et tes ailes demi-closes
Qui voltigent sur les roses !

O délices! je respire
Tes divines tresses blondes!
Ta voix pure, cette lyre,
Suit la vague sur les ondes,
Et, suave, les effleure,
Comme un cygne qui se pleure!

Octobre 1859.

LES JARDINS

Parfois, lorsque mon âme échappe aux soins jaloux,
Je revois dans un songe épouvantable et doux,
Plein d'ombre et de silence et d'épaisses ramées,
Les jardins où jadis passaient mes bien-aimées.

Mais voici qu'à présent les rosiers chevelus
Sont devenus broussaille et ne fleurissent plus ;
Le temps à fracassé le marbre blanc des urnes ;
Le rossignol a fui les chênes taciturnes ;
Les nymphes de Coustou, les Sylvains et les Pans
S'affaissent éperdus sous les lierres rampants ;
La flouve, le vulpin, les herbes désolées
Ont envahi partout le sable des allées ;
Les larges tapis d'herbe aux haleines de thym,

Où la lune éclairait les habits de satin
Et les pierres de flamme aux robes assorties,
Foisonnent maintenant de ronces et d'orties ;
Dans les bassins, les flots aux sourires blafards
Sont cachés par la mousse et par les nénufars ;
L'étang, où tout un monde effroyable pullule,
Ne voit plus sur ses joncs frémir de libellule ;
Le chaume est tout couvert d'iris ; les églantiers
Pendent, et de leurs bras couvrent des murs entiers ;
L'ombre triste, le houx luisant, les eaux dormantes
Ont pris les oasis où dormaient mes amantes ;
La noire frondaison me dérobe les cieux
Qu'elles aimaient, et dans ces lieux délicieux,
Naguères tout remplis d'enchantements par elles,
Meurt le gémissement affreux des tourterelles.

Nice, mai 1860.

AMÉTHYSTES

NOUVELLES ODELETTES AMOUREUSES

COMPOSÉES

SUR DES RHYTHMES DE RONSARD

> On sait que le Prince des poëtes décréta la suppression de l'hiatus et l'entrelacement régulier des rimes masculines et féminines ; mais, par malheur, on a été plus royaliste que le roi en se privant de certains rhythmes exquis, ou composés seulement de rimes d'un seul sexe, ou offrant des rencontres de rimes diverses du même sexe.
>
> (NOTICE SUR RONSARD.)

A MARIE

Les Baisers

Plus de fois dans tes bras charmants,
Captif, j'ai béni mes prisons,

Que le ciel n'a de diamants ;
Et pour tes noires trahisons
J'ai versé plus de pleurs amers
Que n'en tient le gouffre des mers.

Mes chants ailés, je te les dois!
Plus haineuse que les bourreaux,
Mon cœur a saigné sous tes doigts ;
Mais que de fois, comme un héros
Qui vient de voler son trésor,
J'ai dormi sur tes cheveux d'or !

Tu m'as versé le vin du ciel !
Et mes maux seront pardonnés
A ton désœuvrement cruel,
Si les baisers que m'a donnés
Ta lèvre pareille à des fleurs,
Sont aussi nombreux que mes pleurs.

Caprice

Quand je baise, pâle de fièvre,
Ta lèvre où court une chanson,
Tu détournes les yeux, ta lèvre
Reste froide comme un glaçon,
Et, me repoussant de tes bras,
Tu dis que je ne t'aime pas.

Mais si je dis : Ce long martyre
M'a brisé, je romps mon lien !
Tu réponds avec un sourire :
Viens à mes pieds ! tu le sais bien,
Ma chère âme, que c'est ton sort
De m'adorer jusqu'à la mort.

Inviolata

Avec ces traits harmonieux, pareils
A ceux des nymphes pures,
Et ce teint rose et ces anneaux vermeils
Entre ces chevelures,

Avec les noirs sourcils et les grands cils
Dont l'ombre solennelle
Se joue, orgueil de tes regards subtils,
Sur ta vague prunelle,

Ta beauté, lys exalté, vêtement
Joyeux, que rien n'offense,
Garde, malgré l'épanouissement,
Comme un duvet d'enfance.

Telle Diane éveille les chasseurs
Dans la forêt sonore,

Et parmi nous tu n'as pas d'autres sœurs
Que la neige et l'aurore.

Pareille aux dieux dont le généreux flanc,
Qu'un parfum rassasie,
Sentait courir sous la chair, non du sang,
Mais un flot d'ambroisie,

On voit frémir un rayon embaumé
Sur ton sein d'héroïne,
Et l'on sent bien que ton corps est formé
D'une essence divine.

Comme Cypris, qui porte un ciel d'amour
Dans une âme étoilée,
Et qui, malgré ses délires d'un jour,
Demeure inviolée,

Cruelle et rose et répandant l'effroi,
Femme au front de déesse,
Tu sais que rien ne peut faner en toi
L'immortelle jeunesse.

Tu vois nos maux d'un œil indifférent,
Car tes attraits insignes

Sont invaincus plus que l'eau du torrent
Et la plume des cygnes ;

Et tant d'amours, hélas ! faits pour flétrir
Leur fraîcheur matinale,
O mon trésor, n'ont pas pu défleurir
Ta grâce virginale.

En silence

Oui lève encor ton sourcil noir!
Oui, puisque tu le veux, j'oublie
Ce vin amer du désespoir,
Ce vin noir dont j'ai bu la lie,
Et tu parfumeras mon âme
De ta myrrhe et de ton cinname

Mon cœur, brûlé d'un long souci,
Tu le veux, s'emplira de joie.
Laisse-moi me coucher ainsi
A côté du coussin de soie
A fleurs d'or, où ton pied se pose
Fier, avec ce talon de rose!

Laisse-moi regarder longtemps
En silence, comme un avare,

Tes grands cheveux, d'or éclatants,
Ta prunelle, ce joyau rare
Qu'une frange noire protége,
Et ton sein! et ton sein de neige!

Nuit d'étoiles

La nuit jette sur la dune
Ses diamants, comme un roi.
Elle est blanche comme toi,
Sous les doux rayons de lune.

Tes yeux, ô magicienne,
Confondent leur ciel obscur
Avec l'implacable azur
De la mer Tyrrhénienne.

Mille fleurs s'épanouissent
Près de son riant bassin,
De même que sur ton sein
De folles roses fleurissent.

Elle sait, la Nuit sacrée,
Mère des enchantements,

De quels épouvantements
J'ai l'âme encor déchirée.

O saphir! azur sans voiles!
O calme délicieux!
La mer est comme les cieux
Resplendissante d'étoiles.

Mais de ta bouche fleurie,
Pour calmer ce mal cuisant,
Tu me baises en disant
Que ma blessure est guérie.

Nice.

Le Rossignol

Vois, sur les violettes
Brillent, perles des soirs,
De fraîches gouttelettes!
Entends dans les bois noirs,
Frémissants de son vol,
Chanter le rossignol.

Reste ainsi, demi-nue,
A la fenêtre ; viens,
Mon amante ingénue ;
Dis si tu te souviens
Des mots que tu m'as dis
Naguère, au paradis!

La lune est radieuse ;
La mer aux vastes flots,
La mer mélodieuse
Pousse de longs sanglots

De désir et d'effroi,
Comme moi! comme moi!

Mais non, tais-toi, j'admire,
A tes genoux assis,
Ta lèvre qui soupire,
Tes yeux aux noirs sourcils!
C'était hier! je veux
Dénouer tes cheveux.

O toison! ô parure
Que je caresse encor!
Non, tu n'es pas parjure,
Ma belle aux cheveux d'or,
Mon ange retrouvé!
J'étais fou. J'ai rêvé.

Nice.

Reste belle

Que ton feu me dévore!
Plaisir ou bien effroi,
Tout me ravit; j'adore
Tout ce qui vient de toi,
Et la joie ou les larmes
Tout a les mêmes charmes.

Ta voix qui se courrouce,
Quand j'en étais sevré,
Pourtant semble plus douce
A mon cœur enivré
Que les chansons lointaines
Qui tombent des fontaines.

Garde ta barbarie,
Tes méchants désaveux;
Tu ne peux, ma chérie,
Empêcher tes cheveux,

Où le soleil se mire,
De vouloir me sourire!

Tes pensives prunelles
Ont emprunté des cieux
Leurs splendeurs éternelles;
Ton front délicieux
Prend en vain l'air morose,
Ta bouche est toujours rose!

Malgré tes forfaitures,
Les roses de l'été
Ornent de lueurs pures
Ta sereine beauté
A ta haine rebelle.
Il suffit, reste belle!

Non, ta grâce de femme
Rien ne peut la ternir;
La reine qui m'enflamme
Est faite pour tenir
La quenouille d'Omphale
En sa main triomphale.

Printemps d'Avril

Ma mie, à son toit fidèle,
La frétillante hirondelle
Revient du lointain exil.
Déjà le long des rivages
S'égaie un sylphe subtil,
Qui baise les fleurs sauvages :
Voici le printemps d'Avril !

C'est le moment où les fées,
De volubilis coiffées,
Viennent, au matin changeant,
Sur le bord vert des fontaines
Où court le flot diligent,
Charmer les biches hautaines
De leurs baguettes d'argent.

Elles dansent à l'aurore
Sur l'herbe, où les suit encore
Un troupeau de nains velus.
Ne va pas, enfant sereine,
Au fond des bois chevelus :
Elles te prendraient pour reine,
Et je ne te verrais plus !

Fontainebleau.

Tisbe

En cet habit d'étoffe ancienne,
Tu sembles, au siècle des cours,
Une noble Vénitienne.
Cette dentelle aux mille jours
Est un nid fait pour les Amours;
Watteau, de la grâce idolâtre,
T'eût peinte en tes riches atours
Avec ce manteau de théâtre.

C'est vers vous, les enchanteresses,
Que l'oiseau bleu tourne son vol!
A présent déroule ces tresses,
Jette ces perles sur ton col;
Donne ta voix de rossignol
A Tisbe, l'ange aux mains fiévreuses,
Car c'est elle, avec doña Sol,
Qui sont toujours nos amoureuses.

Bruxelles.

Le Charme de la voix

Quand s'élancent leurs strophes d'or,
Il faut aux Odes qu'on admire,
Pour leur faire prendre l'essor,
Les instruments et leur délire.
Mais toi, mais toi, tu peux les lire!
Car la Muse t'aime, et tu vois
Qu'elle n'a plus besoin de lyre
Avec les chansons de ta voix.

Ta grave, ta charmante voix,
Pure comme un cristal féerique,
Est parfois si douce! et parfois
Brûlante comme un vent d'Afrique.
Telle, à son rhythme symétrique
Prêtant les colères des dieux,
Sappho, la déesse lyrique,
Parlait aux flots mélodieux.

Rivière de Gênes

Vers saphiques

Ma foi, mon espoir, mes chants fiers et doux,
Je t'ai tout donné, jusqu'à mon courroux.
Ce n'est pas assez, dit ton cœur jaloux.
Il a bien raison!

Il me faut bénir ta blonde toison,
Tes beaux yeux armés pour la trahison,
Et ton sein de neige, et le noir poison
Qu'a versé ta main.

Je les bénirai! cher ange inhumain,
Fleurisse ta bouche au riant carmin!
Et toi, si ton pied le trouve en chemin,
Foule aux pieds mon cœur.

Oui, sers de complice au passant moqueur,
Et du noir oubli rhapsode vainqueur,

Mes vers frémissants chanteront en chœur
Ton nom adoré.

Jusqu'aux astres clairs je l'emporterai,
Et mon luth, peut-être un jour admiré,
Fera que l'éclat de ton front doré
Demeure immortel.

Puisse-t-il, flambeau de mon cher autel,
Eblouir de feux les divins sommets
Et sur les piliers de saphir du ciel
Briller à jamais!

Nous avons introduit ici une légère modification dans le rhythme créé par Ronsard. Chez lui, les trois premiers vers de la strophe sapphique sont des vers de treize syllabes, avec césure à la sixième syllabe; mais, comme le dit M. Prosper Blanchemain, « Ronsard chantait ses odes et ses sonnets; Orlande, Janequin, Goudimel les ont mis en chant. » Et nous sommes forcé d'écrire pour être lu et non chanté.

Apothéose

C'est bien fait, ô ma sœur,
Et je succombe,
Mais avec la douceur
D'une colombe.

En noyant ma raison
Dans mon extase,
J'ai béni le poison
Et le beau vase !

Même, j'ai traversé
Sans épouvante
L'heure où tu m'as versé
L'horreur vivante.

J'ai bu le flot profond
Avec délice ;
L'ivresse était au fond
Du noir calice.

Je te donne à présent,
(Car je t'adore !)
Le laurier verdissant
Qui me décore.

Arraché par mes vers
A l'onde noire,
Mes chants à l'univers
Diront ta gloire.

Près du ciel azuré
Qui nous menace,
Joyeux, je t'asseoirai
Sur le Parnasse.

Là, recueillant le fruit
De mon délire,
Ta voix sera le bruit
Que fait ma lyre ;

Et tu joueras, enfant
Né de Thalie,
Dans le flot triomphant
De Castalie.

Dans les bois écartés,
Ces lèvres roses
Jetteront des clartés
D'apothéoses ;

Mon sang versé par jeu,
Sainte blessure !
Sera la pourpre en feu
De ta chaussure ;

Et, comme en ce dessein
Je t'ai choisie,
Tu laveras ton sein
Dans l'ambroisie.

Mais, couronnant ton front
Pur de souillure,
Des rayons d'or seront
Ta chevelure ;

Et tes yeux, où sourit
Ma douleur morte,
Refléteront l'esprit
Qui me transporte.

O ma divinité
Victorieuse,
Pendant l'éternité
Mystérieuse,

Tes yeux, insoucieux
De nos désastres,
Seront comme des cieux
Eclatants d'astres.

La Bordighera, au champ des Palmiers. 1860.

L'AME DE CÉLIO

Ce calme Célio, ce fils de la Chimère
Qui passa comme un rêve, et qu'on pleure aujourd'hui,
Ce jeune homme pensif, beau comme un dieu d'Homère,
Je l'ai connu ; je veux parler encor de lui.

Mais parmi nous, d'ailleurs, son image est vivante!
Terrible, et secouant dans l'air un feu subtil,
Sa lourde chevelure inspirait l'épouvante,
Et sa bouche, o douceur! charmait le mois d'avril.

Poëte, comme il fut adoré dès ce monde!
Oh! que de fois, songeant à nous, il déroula
Du bout de ses doigts fins l'or d'une tresse blonde,
Sans savoir qu'à ses pieds une femme était là!

Adoré! tout l'aimait dans sa grâce première.
Pourtant l'âme féroce et lâche de Don Juan
N'habita point ce corps pétri dans la lumière
Que berçaient les sanglots du sauvage Océan!

Non, pour voir jusqu'à lui de pâles favorites
Lever l'œil extatique et voilé du martyr,
Il n'avait pas versé de larmes hypocrites,
Et jamais Célio n'eut besoin de mentir.

Car la séduction émanait de son être,
Comme du diamant le rayon étoilé.
Il n'avait qu'à venir pour dominer en maître;
Sa voix persuadait avant d'avoir parlé.

Oh! savez-vous combien de femmes que dévore
Même à présent son nom, traînant de longs ennuis,
Le murmuraient aux soirs, et criaient à l'aurore:
Je l'aime! et se plaignaient aux haleines des nuits!

Et les vierges en fleur, troupe folle et timide,
Honteuses de sentir frissonner leurs bras nus,
Le suivaient dans le bal d'un long regard humide,
Et, blanches, étouffaient leurs soupirs ingénus.

Mais ce ne fut pas lui, cet amant des orages,
Qui put se réjouir à voir couler des pleurs,
Ou qui suivit la gloire et ses fuyants mirages.
Avenir, avenir, son âme était ailleurs!

Que disait-il aux bois, quand, sous leur sombre voûte,
Il écoutait, caché dans le feuillage noir,
L'eau céleste filtrer et pleurer goutte à goutte,
Délicieusement, comme son désespoir?

Car il fut un vrai fils des antiques Orphées,
Et la création l'accueillait en ami
Dans la clairière obscure et près des sources fées
Où brille le serpent, sur le sable endormi.

Que disait-il, penché sur le flot des fontaines,
Aux fleurettes de l'herbe, aux nids dans les roseaux,
Quand d'une voix si tendre il leur contait ses peines,
Lui qui savait aussi la langue des oiseaux?

Ou bien, avec l'aurore il fuyait dans la brume,
Farouche et, comme l'Ange horrible du trépas,
Monté sur un cheval effaré, blanc d'écume,
Qu'il faisait obéir en lui parlant tout bas.

Mais il aima surtout cette consolatrice,
La Nuit, la grande Nuit qui, dans ses cheveux bruns,
De nos seins déchirés baise la cicatrice,
Et berce nos tourments au milieu des parfums;

La Nuit et ses lueurs de diamant, froissées
Par l'aube, dont l'opale éclate au front du ciel,
Et le frissonnement des étoiles glacées
Qui guérit les transports de nos cœurs pleins de fiel.

Il contemplait, de l'ombre où nos larmes tarissent,
Dans le jardin de joie à nos pas défendu,
Ces guirlandes, ces lys de clarté qui fleurissent,
Et leur parlait alors, de douleur éperdu!

Il leur disait, noyé dans les horreurs du gouffre
Que l'insondable azur suspend sur notre effroi:
« O constellations, vous voyez que je souffre.
Flambeaux de l'éther vaste, ayez pitié de moi! »

Et les hommes, voyant ce beau porteur de lyre
N'avoir pour seuls amis que les astres des cieux,
Dans lesquels ses regards pénétrants savaient lire,
Voulaient prendre en pitié son cœur silencieux.

« *Oh! disaient-ils, songeur caressé par les flammes,*
La beauté resplendit sur ton visage altier
Que baignent des cheveux doux comme ceux des femmes
Et ta lèvre est pareille aux fleurs de l'églantier.

Quand tu lèves tes yeux à la clarté fidèles,
Dans tes prunelles d'or l'éclair semble jaillir;
Les vierges de seize ans, quand tu passes près d'elles,
Sentent leur voix s'éteindre et leur sang tressaillir.

La vertu dédaigneuse et la pudeur farouche
Se changent pour toi seul en désirs embrasés;
Tu charmes l'innocence elle-même, et ta bouche
Est comme un seuil divin meurtri par les baisers.

Comme un dieu triomphant tu parus dans la vie,
Dont ta pensée agile a déjà fait le tour;
Mais qui pourrait remplir ton âme inassouvie,
Sinon le flot immense et clair d'un seul amour?

Ah! sans doute, bel ange effrayé de ton rêve,
Tu chercheras bientôt la fraîcheur du matin,
Et tu te guériras des voluptés sans trêve
Près d'une blonde épouse au regard enfantin.

Ainsi qu'un matelot fatigué des tourmentes,
Et las de voir toujours le gouffre tournoyer,
Tu renaîtras alors, et loin de tes amantes
Tu connaîtras enfin la douceur du foyer. »

Tels ils parlaient, mais lui, bercé par la musique
Suave qu'il écoute au fond du ciel obscur,
Répondait lentement de sa voix héroïque,
Dont la sérénité fait songer à l'azur :

« *Oui, le calme plairait à ma fierté jalouse,*
Et j'aspire en silence à l'oubli des combats.
Oui, mon cœur tout sanglant appelle son épouse ;
Mais que me parlez-vous de bonheur ici-bas?

Croyez-vous que je puisse en des routes fleuries
Oublier les déserts d'épouvante peuplés,
Quand mes frères tremblants, sous le fouet des furies
Baissent avec horreur des fronts échevelés ?

Ah ! donnez-leur aussi l'épouse blonde et fière
Qui tend sa lèvre en fleur plus douce que le vin,
Et le vieux lit de chêne, et la pure lumière
Du rajeunissement, sans lequel tout est vain !

Mais s'ils doivent, sans cesse abreuvés d'amertume,
Leur bâton dans la main poursuivre l'horizon,
Sans voir pendant les mois de frimas et de brume
Une lampe fidèle éclairer leur maison ;

S'il faut que chaque jour avive leur blessure,
Et qu'à peine échangeant quelque parole entre eux,
Toujours ces voyageurs gardent sur leur chaussure
La trace des cailloux et des chemins poudreux ;

Tant qu'il ne viendra pas une heure de délices
Pour guérir tous les maux dont leur cœur est navré,
Je refuse ma lèvre aux suprêmes calices
Du bonheur ; et comme eux jusque-là je vivrai

Avec l'âpre douceur de l'oiseau solitaire
Qui fuit d'un vol affreux les arbres et les nids,
Et qui plane toujours, altéré de mystère,
Ou sur la foule en pleurs ou dans les cieux bénis !

Car, puisque nous parlons dans ce temps misérable
Où les Exilés seuls ont encor soif du beau,
Et, dans leur piété pour la muse adorable,
Gardent le lys sans tache et le sacré flambeau,

Non, je ne saurais pas chanter aux pieds d'une ange
Et voir à mes côtés dormir de beaux enfants,
Tandis que je les vois qui marchent dans la fange,
Tristes, désespérés, maudits, mais triomphants.

Comme à présent la pourpre est une chose vile
Que les passants haineux peuvent injurier,
Je montrerai la mienne à ce troupeau servile :
Je veux ma part de honte et ma part de laurier.

Ma place est près de ceux qui sur leur sein d'ivoire
Étalent, sans souci du railleur odieux,
Ce lambeau d'écarlate auguste et dérisoire
Qui désigne ici-bas les bouffons et les dieux.

Pour si peu qu'il leur reste un éclair de génie
Dont les buveurs de flamme un jour s'enivreront,
Je veux, je veux ma part de leur ignominie;
Je veux porter comme eux de la boue à mon front.

Je ne suis pas celui qui peut goûter la gloire
Loin des miens, et me plaire aux loisirs du vainqueur,
Lorsque derrière moi, dans l'ombre épaisse et noire,
On foulerait aux pieds ces morceaux de mon cœur.

Ainsi, ne tentez pas mes heures de délire,
Foyer, chaste bonheur qu'envierait ma raison !
Je mêle mes fureurs aux sanglots de la lyre ;
Je n'ai pas de famille et n'ai pas de maison.

Ma maison, c'est le roc aimé des tourterelles,
La grotte dont le lierre a tapissé le mur,
C'est le grand palais d'ombre aux colonnades frêles
Dont le dôme est bâti de feuillage et d'azur.

C'est l'abri sourcilleux que la nature enchaîne
A la bouche des flots tordus par les autans ;
C'est la nuit du ravin ; c'est le tronc noir du chêne
Meurtri par le tonnerre et creusé par le temps.

C'est l'antre d'où l'on voit courir les blanches voiles
Dans les flocons d'écume et sur le gouffre amer ;
C'est la caverne au front baisé par les étoiles,
D'où l'on entend gronder et sangloter la mer !

Ma famille, ce sont tous ces pâles convives
Qui, n'ayant pas eu faim du terrestre repas,
Tremblent comme des lys au bord des sources vives,
Et qui ne filent pas et ne travaillent pas !

C'est vous, poëtes forts que les épines blessent,
Vous qui sur tous les maux tenez vos fronts penchés,
Et dont les mains, toujours vierges et blanches, laissent
Une odeur d'ambroisie à ce que vous touchez !

C'est vous chez qui la grâce a conservé son culte,
Statuaires, Vulcains obstinés et chercheurs,
Fiers de vivre éperdus pour un art qu'on insulte,
Dans l'éblouissement lumineux des blancheurs !

C'est vous tous dont le pied bondit sur les rivages,
Et qui dans les buissons où rit une clarté,
Cueillez en même temps que les mûres sauvages
Ce fruit des grands chemins qu'on nomme liberté.

C'est le vieux mendiant farouche, qui s'enivre
De la sierra vermeille et du ciel espagnol ;
C'est toi dont le parfum m'encourageait à vivre,
Rose de la montagne, et c'est toi, rossignol !

C'est vous, derniers amants de la lyre assassine,
Pauvres comédiens, qui le long du coteau
Emportez au soleil Marivaux et Racine,
Sous le manteau riant que vous donna Watteau !

Idoles aux beaux yeux, c'est vous! dont le poëte
Consolera pendant toute l'éternité
La beauté sculpturale et grandiose, faite
Pour l'infamie, ou bien pour la divinité.

Vous roulez au ruisseau, race éclatante et rose!
Dans les jours de cet âge aveugle et sans essor,
Qui ne se hausse pas jusqu'à l'apothéose
Et qui ne taille plus de simulacres d'or!

Il vous jette à l'enfer plein d'ombres sépulcrales,
Parce qu'il ne saurait, dans son dédain jaloux,
Allumer sur vos fronts les clartés sidérales!
Venez, je vous le dis, ma famille c'est vous.

Victime aux longs cheveux, muse, beauté, génie!
Grande vierge promise au supplice immortel,
C'est toi que chaque jour, comme une Iphigénie,
Le couteau du grand-prêtre égorge sur l'autel!

Ah! peut-être qu'enfin, race pleine de joie!
Quand les vautours de l'air acharnés sur ton flanc
Seront las de te mordre et de manger ton foie,
Et d'agrandir ta plaie, et de boire ton sang,

Nourrice de héros, sainte aristocratie,
Tu régneras avec ton regard azuré
Sur ce monde qui rêve à peine et balbutie,
Et certes, ce jour-là, je me reposerai!»

C'est ainsi que parlait aux passants de la terre
Le divin Célio, que regrettent les fleurs.
Il est mort sans avoir à son lit solitaire
Une timide épouse, échevelée en pleurs.

Mais sur l'âpre montagne où, parmi l'herbe haute,
Frémit le bouton d'or, par la brise plié,
La forêt, dont il fut le compagnon et l'hôte,
Depuis qu'il est parti, ne l'a pas oublié!

Et les trembles d'argent, les chênes, les érables,
Et la grotte où frissonne un luth éolien,
Et l'eau vive, si douce au cœur des misérables,
Et les grands sapins noirs se le rappellent bien!

Et la mer, et la mer plaintive, son amante,
Et l'océan houleux brisé par les récifs,
Murmurent sans repos son nom dans la tourmente
Et l'apprennent encore aux matelots pensifs.

Et quand viennent les jours d'été, blancs et féeriques,
Les sculpteurs amoureux des symboles anciens,
Les peintres éblouis, les poëtes lyriques,
Les chanteurs vagabonds et les musiciens

Songent sans désespoir au marbre funéraire
De ce martyr d'amour beau comme Alaciel,
Et disent : « Parfumez l'âme de notre frère;
Aimez-le, fleurissez pour lui, roses du ciel! »

Et ce troupeau toujours blessé, les amoureuses,
Qui se donnent en rêve à cet homme indompté
Et relisent ses vers dans leurs heures fiévreuses
Avec les longs frissons de l'âcre volupté,

Et le mendiant, fils de gueux, qui s'extasie
De voir briller l'Aurore en son riche appareil,
Et qui sur ses haillons, comme un prince d'Asie,
Porte joyeusement un habit de soleil,

Et ces divinités mornes sous leur dentelle
Dont les attraits, au lieu de durer deux mille ans,
S'effaceront demain faute d'un Praxitèle,
Et qui n'ont plus d'abri dans les temples croulants,

Et les petits oiseaux donneurs de sérénades
Avec le barde ailé des cieux, le rossignol,
Et les filles d'amour qui vont par les bourgades
Jouer en corset d'or Chimène et doña Sol;

Et tous ceux qui mourront pour l'amante de pierre,
Tous les pauvres, tous les rêveurs, tous les maudits
Répètent chaque soir, en faisant leur prière :
« Accueillez-le, Seigneur, dans votre paradis! »

Nice, janvier 1860.

LE FESTIN DES DIEUX

J'eus cette vision. Les siècles sans repos
Avaient passé dans l'ombre, ainsi que des troupeaux
Que le berger pensif ramène à leurs étables
A l'heure où, pour calmer nos maux inévitables,
Descend sur nous l'obscur silence de la nuit.
Dans le brillant palais du roi Zeus, reconstruit
Au sommet d'un Olympe idéal et céleste,
Je vis les dieux. Vainqueurs de cet exil funeste
Que leur avait naguère imposé le Destin,
Ils étaient réunis dans l'immortel festin
Qui désormais n'aura plus de fin dans les âges,
Et l'orgueil du triomphe était sur leurs visages.
Tout ouvert sur le vaste azur mystérieux
Et laissant voir au loin les mondes et les cieux,

Le palais, reconstruit dans sa forme première,
Était fait de splendeur intense et de lumière.
Innombrables, penchant sur lui leurs fronts charmants,
Fixant sur lui d'en haut leurs yeux de diamants,
Les Constellations, les Étoiles-déesses,
Les Astres-dieux, laissant voler leurs blondes tresses
De flamme dans l'éther qui n'était plus désert,
Unissaient leurs voix d'or en un tendre concert,
Et, dansant et jouant dans les ondes sonores,
Couraient d'un pas agile en portant des amphores.
Dans le calme océan aérien, vibrant
Comme une lyre dont le doux rapsode errant
Eveille sous ses doigts les cordes amoureuses,
Se baignaient en riant les âmes bienheureuses.

Sur la table des dieux que paraient leurs couleurs,
Brillait une forêt rouge de grandes fleurs
Ouvrant avec orgueil pour les apothéoses
Leurs calices d'amour, écarlates et roses.
Sur les plats de rubis et d'or éblouissants,
De beaux fruits merveilleux, sanglants et rougissants,
Où rayonnait la pourpre avec sa frénésie,
Montraient leur duvet clair et leur chair d'ambroisie.
Le vin dormait, vermeil, dans les amphores d'or,
D'où, par milliers, courant en leur agile essor,

Des nymphes aux beaux bras, formant de riants groupes,
Avec des cris charmants le versaient dans les coupes.
Et les Heures au haut du ciel oriental,
Tressant diligemment leurs notes de cristal,
Montaient et descendaient la gamme ardente encore
De l'escalier sonore où s'éveille l'Aurore.

Rattachant à la chaîne auguste chaque anneau
Vivant du souvenir, Théa, Mousa, Hymno
Chantaient. Elles disaient les généalogies
Des dieux, les saintes Lois domptant les Énergies
Premières, et comment Typhôeus tout en feu
Fut vaincu par le Roi rayonnant du ciel bleu
Qui le précipita dans le large Tartare.
Elles disaient comment du noir Chaos barbare
Put naître l'Harmonie éternelle, et comment
Au firmament les clairs astres de diamant,
Entraînés par la joie amoureuse et physique
Du nombre, sont la Lyre immense, et la Musique
Sans fin ! Les Immortels les écoutaient, ravis,
En savourant le vin vermeil, et je les vis !

Je vis Zeus que le Mal en sa haine déteste,
Zeus ayant sur le front la lumière céleste !
Je vis les Rois-Soleils, les gloires de l'azur :

Hèraklès radieux, vainqueur du monstre impur,
Le beau Dionysos, dont le regard essuie
Les cieux et fait tomber la bienfaisante pluie
Qui s'élance, flot d'or, dans les pores ouverts
De notre terre, et fait gonfler les bourgeons verts;
Hypérion, qui fait planer sur nos désastres
Le mouvement toujours mélodieux des astres,
Et celui que Dèlos révère, Apollon-Roi,
Le clair témoin, l'archer qui lance au loin l'effroi,
Et qui donne à la terre, où son regard flamboie,
Les chansons et l'orgueil des blés d'or et la joie.

Puis je vis Hermès, qui, sur le mont déjà noir,
Vole avec art les gais troupeaux roses du soir;
Puis Hèphaistos, qui sait, ingénieux artiste,
Sertir la chrysolithe en flamme et l'améthyste;
Puis Arès effrayant, pour la Justice armé,
Qui sans repos s'élance au combat enflammé,
Arès au cœur d'airain qui combat pour la Règle,
Et dont le casque noir a les ailes d'un aigle.
Eux et mille autres dieux armés, beaux, rayonnants,
Fils des titans, guerriers au haut des cieux tonnants,
Je les vis, et près d'eux, sereines dans leurs belles
Demeures, je vis les déesses immortelles!

Je vis Hèrè; je vis, portant sur son manteau
Les plaines, Dèmèter; puis Korè, puis Lèto,
Puis Athènè, dont l'œil bleu, brillant de courage,
Ressemble à la clarté du ciel après l'orage;
La belle Dioné, Thétis, puis Artémis,
La Reine au fuseau d'or, plus blanche que les lys
Et que l'Œta couvert de neige et que les cygnes,
Qui parcourt sur son char Claros féconde en vignes
Et la fertile Imbros; puis encor des milliers
D'autres déesses, qui sur les bleus escaliers
Triomphaient. Leurs beaux fronts parfois touchaient aux frises
Du grand palais d'azur, et je les vis, assises
Dans leur gloire sur leurs trônes d'or, ou debout,
Reines de clarté, dans la clarté. Mais surtout
Je la vis, celle dont la mer avec ses îles
Riantes réfléchit les doux regards mobiles,
Celle dont la prunelle est noire, et dont le corps
Harmonieux, rhythmé comme les purs accords
Des sphères, de clartés tremblantes s'illumine,
L'auguste Aphroditè, reine de Salamine!

Grande et svelte, et naïve en son charme enfantin,
Et portant sur son front la splendeur du matin,
Ses lourds cheveux de feu, dont la Nuit s'épouvante,
Étaient comme la mer de feux éblouissante.

Son corps, nu, vigoureux, comme un grand lys éclos,
S'élançait adorable et poli sous les flots
De cette toison folle, et triomphant sans vaines
Entraves, ses beaux seins aigus montraient leurs veines
D'un pâle azur et leurs boutons de rose ardents.
Ses cils courbés faisaient une ombre d'or. Ses dents
Ressemblaient à la neige où le soleil se pose,
Et ses lèvres de rose étaient comme une rose.
Ces lèvres, je les vis tout à coup s'entr'ouvrir
Comme une fleur au cœur brûlant qui va fleurir;
Penchant son cou rosé, la reine de Cythère
Délicieusement regarda vers la terre.
Ses yeux humides, noirs, mystérieux, où luit
Notre désir, étaient plus profonds que la nuit,
Et, secouant ses lourds cheveux épars aux fines
Lueurs d'or, elle dit ces paroles divines :

« Homme! ce n'était pas assez d'être pareils
A toi! nous les grands dieux qui tenons les soleils
Dans nos mains, et, Rois faits de lumière et de flamme,
D'avoir tes yeux, ton front, ton visage et ton âme!
Ce n'était pas assez d'être pareils à toi
Par le rhythme ailé, par le chant qui t'a fait roi,
Par l'orgueil de la pourpre en feu, par le délire
Du glaive, par la joie immense de la Lyre,

Par les fureurs d'Éros, jaloux de nos autels,
Qui triompha d'unir à des hommes mortels
Les déesses des cieux à leur sang infidèles,
Et de même d'unir à des femmes mortelles
Les dieux, de qui naissaient alors, vivant remord,
Des enfants beaux et fiers, mais sujets à la mort.
Non! tu voulus aussi nous voir mourir nous-mêmes!
Car tu gémis sur tes destins, et tu blasphèmes
Amèrement tes dieux, s'ils n'ont suivi tes pas
Dans la nuit, et subi comme toi le trépas.

Donc, chassés par ta haine, et pour que tu nous pleures
Dans ton cœur, nous avons fui nos belles demeures
Pour l'exil; nous avons, loin de nos clairs palais,
Subi l'affreuse mort, puisque tu le voulais!
Et, nous ta vertu, nous ton délice et ta gloire,
Emportés loin des cieux jaloux par l'aile noire
De l'orage, fuyant dans la brume des soirs,
Fantômes éperdus qu'en leurs longs désespoirs
Suivaient sinistrement l'insulte et les huées,
Nous flottions, errants, dans le frisson des nuées
Et des fleuves, dans les forêts et sur les monts
Sourcilleux; les méchants nous appelaient démons.
Et, frappés comme nous de ta haine si lourde,

Le ciel était aveugle et la terre était sourde.
Mais, sois béni! voici qu'en des âges plus doux
Les poëtes nouveaux ont eu pitié de nous!
Tout est ressuscité dans l'aurore vermeille,
Et la sainte Louange avec nous se réveille.
Vois, le ciel est vivant, les astres sont vivants;
Une ode ivre de joie éclate aux quatre vents.
Partout, dans le flot clair et sur l'âpre colline,
Brille, nue en sa fleur, la beauté féminine;
Les fleuves, tout emplis de rires ingénus,
Se soulèvent, charmés, sous les jeunes seins nus
Qu'on voit fuir et glisser vers les grottes obscures;
Chevelures d'azur et vertes chevelures,
Les ondes, les rameaux frémissent de plaisir.

Tu ris à l'univers que tu vas ressaisir!
Oui, c'est pour toi que les étoiles resplendissent;
Devant tes yeux charmés des chœurs dansants bondissent;
Tu revois dans l'eau vive et dans l'air agité
Mille reflets divers de ta divinité,
Et tu n'es plus seul! dans nos palais grandioses
L'échelle des héros et des apothéoses
Qui joint la terre au ciel pour tes yeux éclairci,
Se relève, sublime escalier d'or. Ainsi

Les dieux et l'Homme et la Nature au flanc sonore
Sont comme une famille immense qui s'adore;
Et dans ce grand festin de la terre et des cieux,
Tandis que nous buvons le vin délicieux
Et la force de vie intense qu'il recèle
A la félicité de l'âme universelle,
Enivrés comme toi de sons et de rayons
Dans l'immuable azur, Homme, nous te voyons,
Revêtu de nouveau de ta force première,
Puissant Génie ailé, monter vers la lumière! »

C'est ainsi que parla vers l'avenir naissant
La grande Aphroditè, caressante et laissant
Courir sur son dos sa chevelure embaumée.
Et les Sphères, suivant leur route accoutumée,
Regardaient ses yeux noirs, carquois inépuisés,
Avec des tremblements et des bruits de baisers.

Goûtant les mets divins après de si longs jeûnes,
Les grands dieux se penchaient vers moi, bienveillants, jeunes,
Régénérés, heureux d'avoir, grâce à l'effort
Des poëtes, vaincu les horreurs de la mort,
Et le joyeux titan Amour, levant sa coupe
Que rougit le nectar, vers les Charités, groupe

Adorable, naguère encor du ciel banni,
Disait : « Que l'Homme soit béni! que l'Infini
Peuplé d'Astres-amants pour lui n'ait plus de voiles! »
Et j'entendis le chant merveilleux des Étoiles.

Septembre 1866.

LA CHIMÈRE

Monstre Inspiration, dédaigneuse Chimère,
Je te tiens ! Folle ! En vain, tordant ta lèvre amère,
Et demi-souriante et pleine de courroux,
Tu déchires ma main dans tes beaux cheveux roux.
Non, tu ne fuiras pas. Tu peux battre des ailes.
Tout ivre que je suis du feu de tes prunelles
Et du rose divin de ta chair, je te tiens,
Et mes yeux de faucon sont cloués sur les tiens !
C'est l'or de mes sourcils que leur azur reflète.
Lionne, je te dompte avec un bras d'athlète ;
Oiseau, je t'ai surpris dans ton vol effaré,
Je t'arrache à l'éther! Femme, je te dirai
Des mots voluptueux et sonores, et même,
Sans plus m'inquiéter du seul ange qui m'aime,

Je saurai, pour ravir avec de longs effrois
Tes limpides regards céruléens, plus froids
Que le fer de la dague et de la pertuisane,
Te mordre en te baisant comme une courtisane.

Que pleures-tu? Le ciel immense, ton pays?
Tes étoiles? Mais non, je t'adore, obéis.
Vite, allons, couche-toi, sauvage, plus de guerre.
Reste-là! Tu vois bien que je ne tremble guère
De laisser ma raison dans le réseau vermeil
De tes tresses en feu de flamme et de soleil,
Et que ma fière main sur ta croupe se plante,
Et que je n'ai pas peur de ta griffe sanglante!

Bellevue, 19 décembre 1857.

A MON AMIE

Hélas! qu'il fut long, mon amie,
T'en souvient-il?
Ce temps de douleur endormie,
Ce noir exil

Pendant lequel, tâchant de naître
A notre amour,
Nous nous aimions sans nous connaître!
Oh! ce long jour,

Cette nuit où nos voix se turent,
Cieux azurés
Qui voyez notre âme, oh! qu'ils furent
Démesurés!

J'avais besoin de toi pour vivre :
Je te voulais.
Fou, je m'en allais pour te suivre,
Je t'appelais

Et je te disais à toute heure
Dans mon effroi :
« C'est moi qui te cherche et qui pleure.
Viens. Réponds-moi. »

Hélas! dans ma longue démence,
Dans mon tourment,
J'avais tant souffert de l'immense
Isolement,

Et de cacher mon mal insigne,
Émerveillé
De gémir tout seul, comme un cygne
Dépareillé ;

J'étais si triste de sourire
Aux vains hochets
Dont s'était bercé mon délire ;
Et je marchais,

Si las d'être seul sous la nue,
Triste ou riant,
Que je ne t'ai plus reconnue,
En te voyant.

Et je t'ai blessée et meurtrie,
Et je n'ai pas,
Au seuil de la chère patrie,
Baisé les pas

De l'ange qui dans la souffrance
A combattu,
Et qui me rendait l'espérance
Et la vertu !

O toi dont sans cesse mes lèvres
Disent le nom,
Pardonne-moi tes longues fièvres,
Tes pleurs ! mais non,

J'en cacherai la cicatrice
Sous un baiser
Si long et si profond qu'il puisse
Te l'effacer.

Je veux que l'avenir te voie,
Le front vainqueur,
Serrée et tremblante de joie
Près de mon cœur ;

Écoutant mon ode pensive
Qui te sourit,
Et me donnant la flamme vive
De ton esprit !

Car à la fin je t'ai trouvée,
Force et douceur,
Telle que je t'avais rêvée,
Épouse et sœur

Qui toujours, aimante et ravie
Me guériras,
Et qui traverseras la vie
Entre mes bras.

Plus d'exil! Vois le jour paraître
A l'orient :
Nous ne sommes plus qu'un seul être
Fort et riant,

Dont le chant ailé se déploie
Vers le ciel bleu,
Gardant, comme une sainte joie,
L'espoir en Dieu,

Poursuivant, sans qu'on l'avertisse,
L'humble lueur
Qu'on nomme ici-bas la justice
Et le bonheur,

N'ayant plus ni regrets ni haine
Dans ce désert,
Et se ressouvenant à peine
Qu'il a souffert.

Oui, je t'ai retrouvée, et telle
Que je t'aimais,
Toi qui, comme un miroir fidèle,
Vis désormais

Ma vie, et je t'aime, je t'aime,
Je t'aime! et pour
L'éternité, je suis toi-même,
O cher amour!

9 Novembre 1866.

A LA MUSE

Je n'ai pas renié la Lyre. Je puis boire
Encor dans la fontaine à la profondeur noire,
Où le Rhythme soupire avec les flots divins.
O déesse, j'étais un enfant quand tu vins
Pour la première fois baiser ma chevelure.
J'étais comme un avril en fleur. Nulle souillure
Ne tachait la fierté de mon cœur ingénu.
Plus de vingt ans se sont passés : mon front est nu.

Nous nous en souvenons! en ce temps-là, déesse,
Vingt autres comme moi, beaux, forts de leur jeunesse,
Musiciens aux fronts pensifs, que décoraient
Aussi de longs cheveux d'or éclatant, juraient

De t'adorer, jaloux, jusqu'à leur dernière heure,
Et de rester toujours dans la haute demeure
Que tes yeux azurés emplissent de clarté.

Les autres sont partis, Muse. Je suis resté.

10 Septembre 1865.

Fin

TABLE

—

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

LE VINGT NOVEMBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-SIX

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS